

Nadir, ou Thamas-Kouli-Kan :
tragédie, par M. D. B. [P.-U.
Du Buisson.] Représentée
pour la première fois, sur le
[...]

Dubuisson, Pierre-Ulric (1746-1794). Auteur du texte. Nadir, ou Thamas-Kouli-Kan : tragédie, par M. D. B. [P.-U. Du Buisson.] Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la Nation, le 31 août 1780. 1780.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

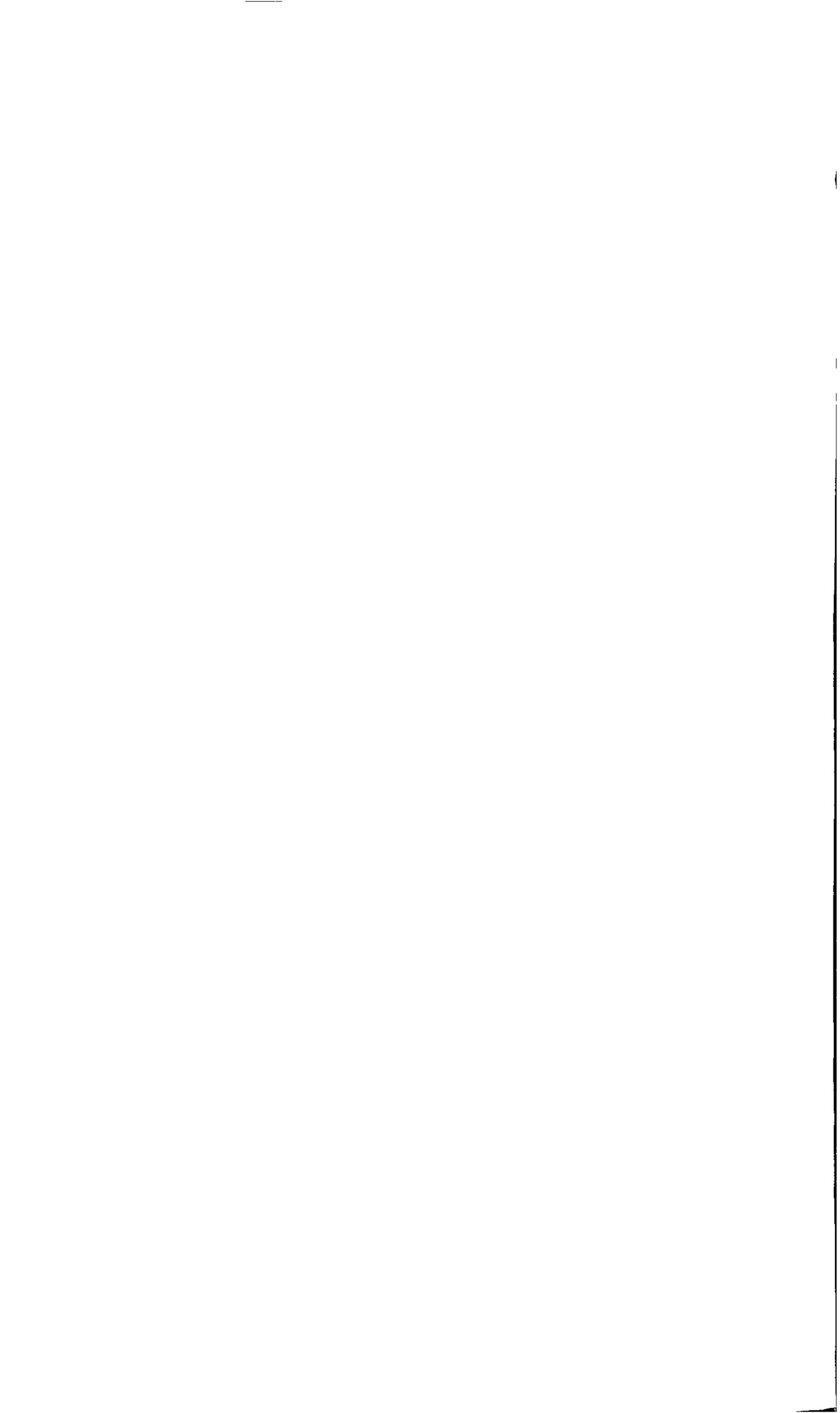
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

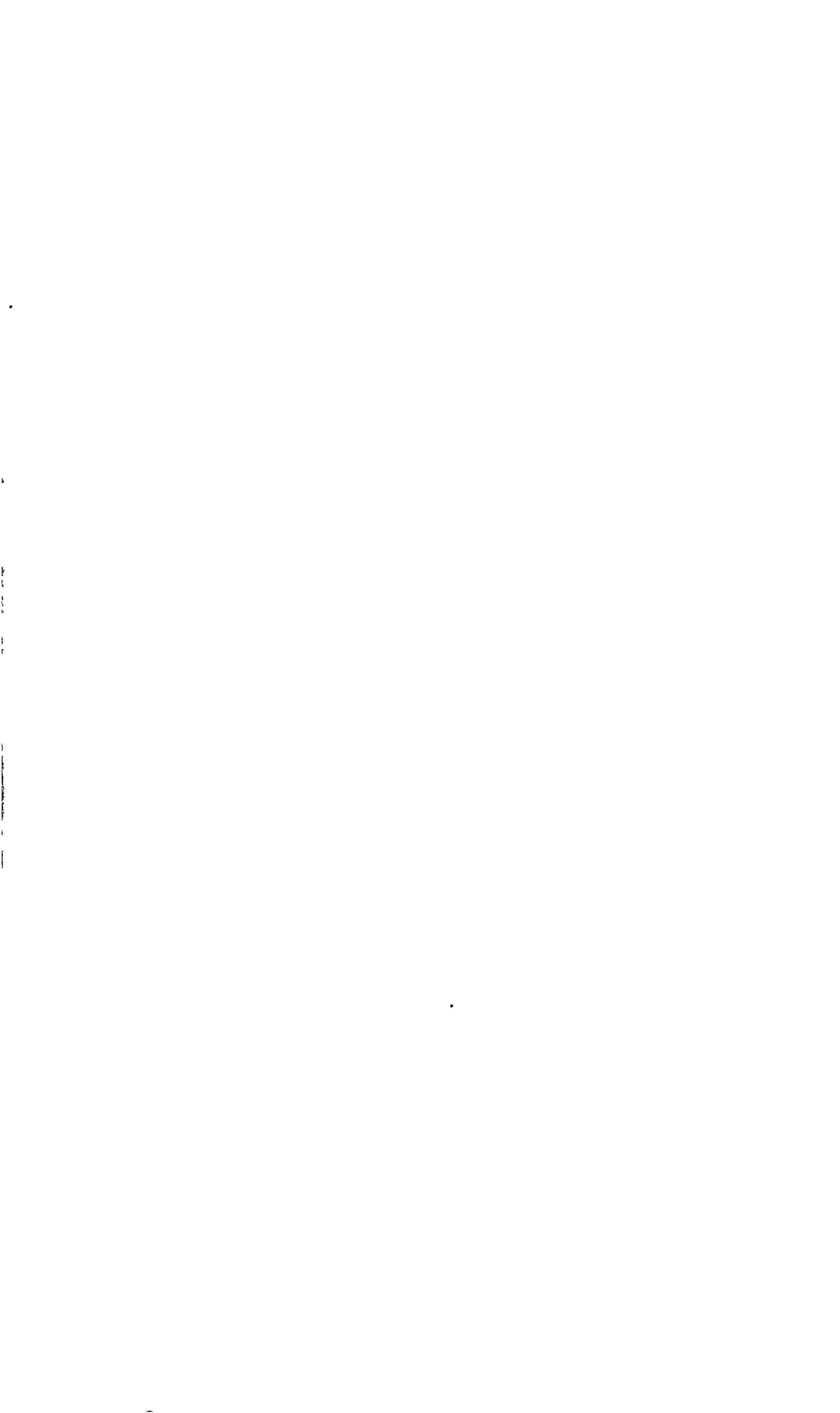
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

J. Boulanger
1955









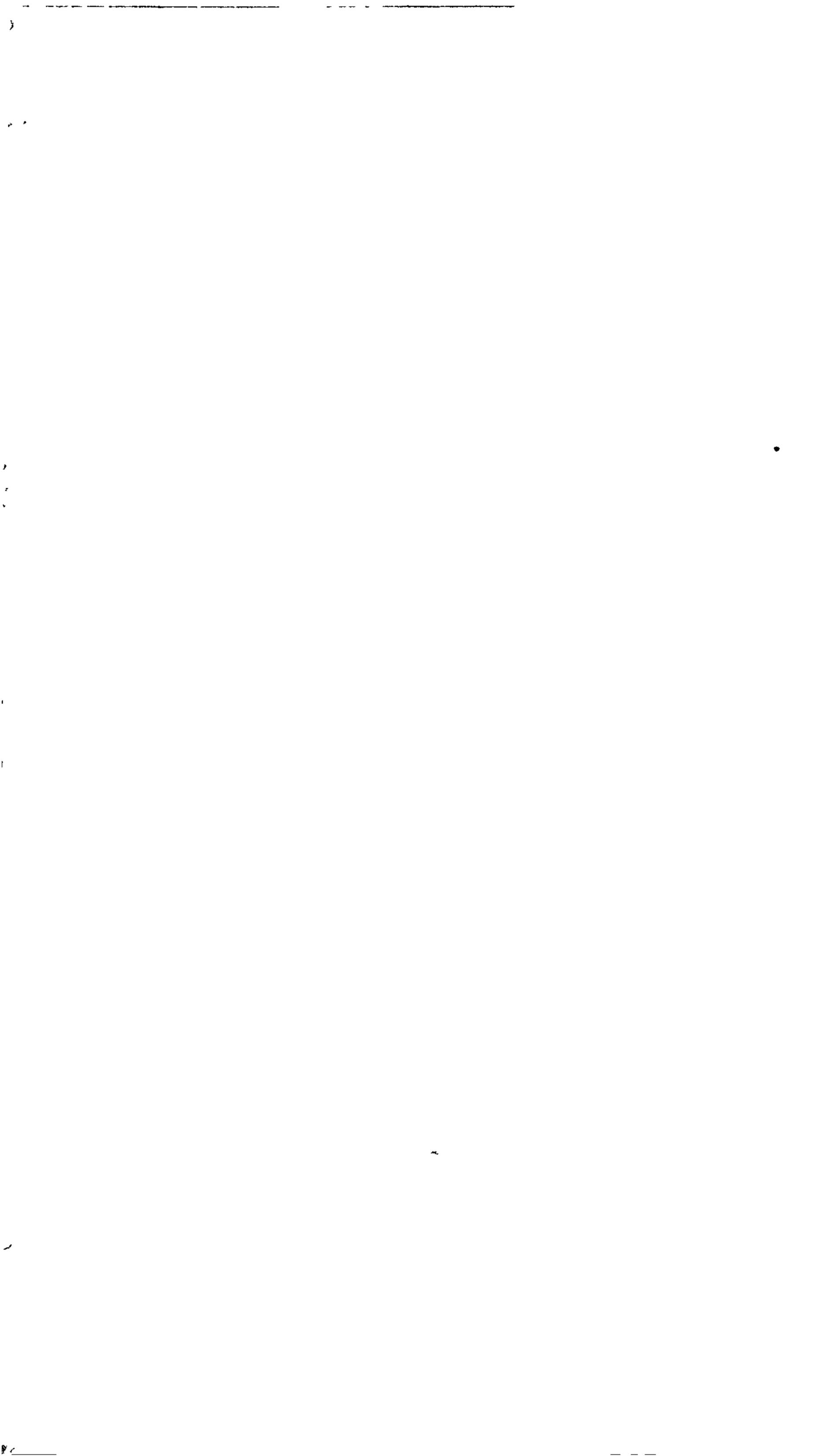
Handwritten text on the left margin, partially cut off.

Handwritten text on the left margin, partially cut off.

Handwritten text on the left margin, partially cut off.

Handwritten text on the left margin, partially cut off.

Handwritten text on the left margin, partially cut off.



Y 5645 N A D I R,

C O U

THAMAS-KOULI-KAN,

TRAGÉDIE.

PAR M. (Du Buisson)

Représentée pour la première fois, sur le
Théâtre de la Nation, le 31 Août 1780.

Mirza, sois à jamais l'honneur de la Nature.

Acte II, Scène 4.

Prix une livre seize sols.



A PARIS,

Rue Dauphine, près du Pont-Neuf.

Chez ALEX. JOMBERT, jeune, successeur de CH. ANT.
JOMBERT, son père, Libraire du Roi pour l'Artillerie
& le Génie.

M. DCC. LXXX.

Y

656



A MON PÈRE.

O VOUS, que des circonstances impérieuses m'ont forcé de quitter, MON PÈRE, permettez-moi de tromper en quelque sorte le sort & les espaces immenses qui nous tiennent séparés, en vous envoyant un second fils, sincère interprète des sentiments du premier.

J'ose me flatter que Mirza ira souvent à votre cœur : il est sorti du mien, il aura des droits sur le vôtre. Oui, MON PÈRE, vous relirez plus d'une fois ces endroits où j'ai cherché à peindre la tendresse filiale

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

telle que je la sens , & telle qu'elle doit être : vous reconnaîtrez que le Peintre ne fut point étranger à ses couleurs ; vous verserez des larmes d'attendrissement & sur l'Ouvrage , & sur l'Auteur ; tandis que moi , je me croirai trop heureux d'avoir pu vous offrir publiquement un éclatant témoignage de l'amour & du respect filial de celui qui ne cessera jamais un instant de se dire ,

MON PÈRE,

Votre très obéissant
& très soumis fils ,

D. B.

P R É F A C E.

LA profonde insensibilité que j'eus de tout tems pour les événemens qui n'intéressent point mon âme , fait que j'ai vu , sans la moindre inquiétude , tout ce que l'écume de la Littérature a pu faire pour empoisonner le succès dont le Public a bien voulu encourager mes premiers pas dans la carrière dramatique.

Les critiques , beaucoup plus ridicules que méchantes , d'un tas de gens anonymes , ou sans nom ; les pamphlets indécents de quelques-uns de ces prétendus dispensateurs de la renommée , que leur incapacité reconnue d'y prétendre pour eux-mêmes a réduits à la misérable petite ressource d'altérer , quelques minutes , celle des autres ; le silence bassement motivé de la suffocante envie ; & les décisions tranchantes de certains Bureaux d'esprit trop connus dans Paris , excepté par celui qui les méprise , tout cela , loin de me donner un seul instant d'humeur , n'a fait au con-

traire que me préparer des jouissances infiniment plus précieuses, lorsque j'arrachais des larmes aux spectateurs les plus défavorablement prévenus.

Quel plaisir, en effet, n'ai-je pas ressenti en entendant à la seconde représentation de *Nadir* un bel-esprit s'écrier : *c'est détestable*, & le voyant en même tems s'efforcer de se cacher pour effuyer ses yeux qui démentaient sa bouche ! Qu'il a dû souffrir, ce pauvre homme, en ne pouvant donner que sa langue à la cabale qu'il avait promis de servir, & se trouvant contraint de m'abandonner son cœur, en le livrant aux sensations que lui faisait éprouver un ouvrage qui le maîtrisait malgré lui !

Qu'il est flatteur cet empire que l'on obtient sur les volontés pendant quelques momens ; & que c'est bien là la véritable récompense des travaux dramatiques ! que celui qui n'en fait pas tout le prix ne cherche point à pénétrer dans le sanctuaire ; il n'est pas fait pour honorer un art que tout autre but déshonore : si l'en-

thoufiasme de la gloire n'est pas le feul motif qui le conduit vers elle, jamais il ne ceindra fa tête de ce laurier durable qui couronna le front des grands hommes fondateurs & foutiens de la fcène Française, de ces grands hommes pour lesquels je ne puis mieux marquer mon admiration qu'en tâchant de fuivre la route tracée par leurs talents, & de ramener la Tragédie à fes véritables regles théâtrales auxquelles leur génie ne dédaigna pas de fe conformer, mais que depuis quelque tems on s'est fait une dangereufe habitude de violer de toutes manières, foit par défaut de goût, foit par négation de talent.

C'est avec empreflement que je fais cette occasion de déclarer ouvertement le refpect que j'eus & aurai toujours pour Corneille, Racine, Crébillon & Voltaire, parceque je n'ignore pas qu'entre toutes les petites méchancetés qu'on a cherché à me faire, des gens qui ne me connaiffent pas, & à qui je n'ai jamais parlé, ont prétendu que, dans mes discours, je traitais fort leftement ces grands Maîtres.

Cette calomnie était d'autant plus facile à s'accréditer qu'on n'a déjà vu que trop d'exemples de ces jeunes athlètes présomptueux qui, dès qu'ils ont senti l'ombre du premier laurier s'étendre sur leur tête, ont osé porter une main sacrilège sur ceux de leurs illustres prédécesseurs; car enfin ce n'est pas moi qui ai dit ni écrit *que Corneille n'avait fait que des scènes, & n'était qu'un déclamateur; que Racine n'était pas tragique, & n'était que versificateur; que Crébillon était un barbare, & que Voltaire n'avait que de l'esprit,*

Ce sont cependant là des blasphêmes échappés à ceux mêmes qui se sont avisés de me les imputer, comme si, après le dessein formé de me prêter quelque sottise, ils avaient du moins eu le bon esprit de sentir que le meilleur moyen de me rendre ridicule était de supposer que je pensais comme eux. Mais j'espère prouver de plus en plus au Public que ces Messieurs & moi nous n'avons rien de commun ensemble.

Entre tous les propos qui se sont te-

PRÉFACE.

v

mus, se tiennent, & se tiendront sur la Tragédie de *Thamas-Kouli-Kan* & son Auteur, je viens de repousser le seul qui pût jamais m'importer ; passons tout de suite à l'Apologie que je me suis proposé de faire, non de ma Pièce, mais de cet essain de Critiques qui l'ont assaillie de toutes parts & de toutes manières.

Les Rhadamantes littéraires s'étant livrés à des jugemens(*) que le Public, seul & véritable arbitre suprême d'une pièce de Théâtre, a pris la liberté de contredire de la façon la plus décidée, ils pourraient bien, dans cette affaire-ci, perdre un peu de leur crédit, & l'on pourrait s'habituer à ne plus juger sur leur parole, si je ne prenais ici le soin de rétablir dans toute son intégrité la réputation qu'ils méritent d'avoir en matière de goût & de connaissances dramatiques ; & c'est en exposant les motifs de la petite erreur qu'ils

(*) Il est facile de comprendre que je n'entends point parler ici du seul Ouvrage à qui appartient, depuis l'établissement de la Comédie, le droit de rendre compte des Pièces de Théâtre, & qui peut seul, par une Analyse raisonnée, être utile à l'Auteur même qu'il critique.

ont commise , que je parviendrai à empêcher qu'elle ne porte atteinte au degré de valeur littéraire dont l'esprit de chacun d'eux avait jusqu'ici joui dans le monde.

Je commence donc par assurer qu'il n'en est peut-être pas un seul qui ait exactement pensé ce qu'il a écrit ou dit de ridicule sur *Thamas - Kouli - Kan* ; mais cet ouvrage avait été généralement pros crit avant d'être connu , & , en vérité , je le méritais bien , d'après la conduite que j'avais eu la mal adresse de tenir , & que je vais exposer ici avec cette franchise désolante que je mets par-tout , mais dont je ne me corrigerai jamais , malgré ses inconvéniens , parcequ'elle fait & doit faire la base d'un caractère qui a toujours conservé quelque énergie , & que le hasard d'avoir fait une Tragédie ne rendra ni dissimulé , ni pusillanime.

Victime de toutes les passions , j'avais quelque droit à les peindre ; peut-être ai-je moins lu que certaines personnes , mais , à coup sûr , j'ai beaucoup plus vu , & pour le moins autant senti. C'est à ce titre seul

que j'ai osé entreprendre d'entrer dans la carrière dramatique ; il est vrai sans m'être auparavant essayé par de petits vers de société , ni par des Epitres flatteuses aux Dames, ou aux beaux-esprits , enfin sans avoir voulu me faire ce qu'on appelle des amis ou des prôneurs.

J'ai un peu trop d'expérience pour n'avoir pas fort bien prévu que ceux dont je n'avais recherché ni les recommandations, ni les éloges , se trouveraient violemment sollicités par leur amour-propre à se déclarer mes ennemis. J'en étais bien sincèrement affligé ; mais je ne pouvais me résoudre à les disposer en ma faveur par de serviles adulations , & d'ailleurs je me flattais toujours secrètement que j'aurais , tôt ou tard, pour moi la majeure & la plus saine partie du Public.

La nature des ouvrages de Théâtre ne leur laisse jamais de durables ennemis que leurs défauts : il n'en est aucun que l'on soit parvenu à décrier lorsqu'il avait par lui-même une certaine vigueur , comme il n'en est point que la cabale la plus puis-

sante empêche d'être un jour rangé dans la classe inférieure qui lui convient.

L'Ecrivain estimable qui compose dans le silence de son cabinet un volumineux *in-quarto*, peut bien, malgré tout son mérite, voir le fruit de son génie condamné long-tems à une injurieuse obscurité, par les manœuvres sourdes de la mauvaise volonté. Il n'a pas de moyen de forcer les bouches de la Renommée qui se refusent même à dire du mal de son ouvrage, de peur de le faire connaître. J'ai éprouvé ce sort (*), & j'en ai senti l'amertume, sans m'en plaindre.

Mais une Pièce de Théâtre arrivée au grand jour de la représentation, est dès-lors certaine de ne souffrir que des injustices passagères; & l'impression vient ensuite compléter ou détruire l'effet qu'elle a pu faire. Envieux ignorans, envieux savans, Critiques raisonnans, Critiques sans raison, tous n'ont qu'une existence éphémère, tandis que l'objet éternel de

(*) Sur-tout pour mes nouvelles considérations sur Saint-Domingue, & ma lettre à M. L * * *.

leur désespoir s'élève victorieusement, & dans l'élan audacieux de sa tige superbe, devient en un instant hors des atteintes de leurs malicieux efforts, & stérilise aussi-tôt les plantes exotiques qui vainement avaient tenté de l'étouffer à sa naissance.

Telle est l'idée consolante qui me rassura toujours, & doit de même rassurer tout homme qui se destine aux travaux dramatiques. Il ne doit voir que son talent, & le Public : tout le reste est accessoire & momentanée. J'ai cru nécessaire de bien appuyer sur ce principe, parcequ'il est & ne cessera d'être le mien, & servira toujours à expliquer ma conduite & celle de mes adversaires. Passons maintenant aux autres causes qui ont peut-être donné aux persécutions de ceux-ci un peu plus d'activité.

C'était déjà une assez grande gaucherie de ma part de venir de quinze cens lieues pour me jeter à corps perdu dans une carrière où tous les concurrens sont d'un naturel très ombrageux. J'ajoutai à cela l'é-

tourderie de prendre mon tems on ne peut plus mal.

Depuis quelques mois il s'était formé une assemblée d'une douzaine d'Auteurs dramatiques, ou non, qui s'étaient élu des Commissaires, lesquels prétendaient représenter tous les Auteurs dramatiques nés & à naître, & même l'*Ordre entier des Gens de Lettres*, ainsi qu'ils s'énonçaient eux-mêmes.

Pour moi, dont la perception n'est pas extrêmement active, je ne pus jamais comprendre comment les Gens de Lettres pourraient fraterniser ensemble, & former une *communauté* toute composée d'individus qui ne pouvaient avoir de *commun* aucun des trois principaux points de l'existence humaine, la naissance, la gloire & l'intérêt. Ma faible judiciaire ne s'étendit point jusques-là, & je suis encore à savoir comment, pour avoir fait six ou sept mille vers tragiques, je me verrais, malgré moi, soumis aux impulsions étrangères d'un Corps hétérogène, & forcé jusques dans mon libre-arbitre; car il prétendait assu-

jétir à la fois, & les Comédiens, & tous les Auteurs possibles, qui n'auraient pu traiter ensemble de leurs Pièces que d'après les décisions de cette prétendue Société, qui voulait me défendre de faire un don, ou un marché à forfait de ce que le Roi lui-même a déclaré depuis long-tems, par un des Arrêts de son Conseil, la chose du monde la plus libre, c'est-à-dire les productions de l'esprit.

Par un calcul qui paraissait alors tout à l'avantage de deux ou trois des principaux Membres de la prétendue Société, on venait de supprimer, par Arrêt du Conseil, le tableau des Pièces reçues (*) & non encore jouées à la Comédie Française, dans le nombre desquelles celle de Tha-

(*) J'apprens que les mêmes instigateurs de cette suppression déjà obtenue, voyant qu'elle favorisait de jeunes Auteurs dont les talens jusques-là ignorés, n'attendaient que cette révolution pour paraître, avaient mieux aimé s'exposer au ridicule de l'inconséquence la plus marquée, que de donner jour à se placer à ces nouveaux concurrens; & , par une incroyable contrariété avec eux-mêmes, sollicitaient actuellement le rétablissement du tableau, c'est-à-dire la perte de l'Art & son anéantissement total; car j'ose prédire qu'il dépend de ce point.

mas-Kouli-Kan se trouvait la dernière , & il était enjoint aux Comédiens de relire toutes ces Pièces devant un Comité , & d'en faire un nouveau choix, afin de débarrasser cette liste d'un fatras d'ouvrages reçus par faveur ou par complaisance , qui obstruaient la carrière , & d'épargner au Public une prolongation d'ennui jusqu'à la fin des siècles , ainsi qu'il en était menacé ci-devant.

Plusieurs de ces pères inscrits sur la liste , alarmés par leur propre conscience , tremblèrent pour leurs enfans. Les foyers , les coulisses & les soupers dramatiques retentirent de ces cris paternels , & l'on ne voulait point exposer à une nouvelle épreuve des productions qui avaient eu bien de la peine à soutenir la première ; peut-être aussi était-ce par modestie.

D'un autre côté , la nouvelle Congrégation dramatique avait trouvé le secret *de tirer le plus d'argent possible de la plus mauvaise Pièce possible*. Heureux fruit de l'esprit de calcul & de commerce qui présidait à toutes ses délibérations !

Les Comédiens s'apperçurent que ce seraient eux qui feraient tous les frais du sort avantageux que les nouvelles demandes préparaient aux Auteurs, même les moins méritans, qui s'enrichiraient en les ruinant & , qui pis est, en ennuyant le Public; ils crurent devoir faire des représentations à leurs Supérieurs contre des innovations qu'en vérité rien ne semble devoir exiger dans le traitement pécuniaire des Auteurs.

Et lorsque l'on se rappelle que Voltaire ne se crut pas lésé dans ses intérêts pour n'avoir retiré que 3600 liv. de vingt représentations de Mérope; que Piron fut content d'avoir mille écus pour sa Métromanie, & Crébillon 1440 liv. pour Electre (trois Pièces que la Société dramatique, ni moi, ne ferons jamais), ne devrait-on pas croire que l'Auteur d'une certaine Pièce moderne n'est point du tout à plaindre de n'en avoir encore retiré que 11229 l., quelque délicieuse qu'elle puisse être? Cependant les Auteurs actuels crient à l'oppression: on les vole, on les pille, on ne paie pas

assez leurs veilles infiniment précieuses ; & c'est peu de la gloire incommensurable qui leur en revient , il faut à présent que lorsqu'on a eu le bonheur de produire un Drame , même en prose , on se soit créé une rente viagère sur le spectacle , & peut-être héréditaire. On avait même pris de certaines mesures très plaisantes pour ramener à volonté sur le Théâtre de la Nation , déjà riche de tant de chefs-d'œuvre , la plus mince production dramatique , la plus ridiculement caractérisée des signes hébétés de l'impuissance , & cela pour le plus grand bien de l'Auteur , il est vrai , mais pour la damnation éternelle du Public & des Acteurs.

Il faut cependant avouer que dans le tems où l'on ne fait plus guères de bonnes pièces , il paraît assez raisonnable , dans ce sens , de ne s'occuper que des mauvaises , & de sauver , dans une chute , du moins l'intérêt , si l'on se trouve condamné à renoncer à la gloire. Mais , par le nouvel arrangement , l'existence physique du Comédien se serait trouvée compromise ,

& cet art, absolument nécessaire à l'autre, ne pourrait plus faire subsister celui qui, pour l'exercer, est obligé d'y dévouer, dans la plus laborieuse assiduité, ses facultés physiques & morales, sans avoir la liberté ; ni le loisir, comme tous les Auteurs, de suivre en même tems telle autre voie de fortune, & d'occuper tout autre emploi dans la société.

Cette considération suffisait pour me rendre odieuse toute discussion dictée par un intérêt trop actif, & sachant que les Comédiens troublés, inquiétés par tous ces débats, se voyaient dans l'impuissance de donner aucune nouveauté au Public, jusqu'à ce qu'ils fussent terminés, je ne trouvai rien de mieux à faire que de leur offrir en pur don *Thamas-Kouli-Kan*, à la seule condition qu'ils le joueraient sans délai *comme pièce de leur fonds*.

C'est alors que je connus que l'esprit qui anime la Comédie, était bien différent de celui que l'on cherche à lui prêter dans le monde.

Le désintéressement le plus noble, la reconnaissance la plus vive, mais en même tems l'attachement inviolable au droit d'ancienneté des Auteurs, même dans un moment où elle aurait pu les méconnaître, dictèrent la réponse que le Sr. Molé fut chargé de me faire au nom de tous les Comédiens.

Leur refus contrariant le desir que j'avois de me faire jouer, j'objectai que mon départ pour l'Amérique, dont le moment incertain peut être très rapproché, & mon séjour prolongé dans ces climats éloignés, m'obligeraient de renoncer à une carrière où il m'eût été nécessaire d'essayer mes forces pendant mon séjour en France pour m'encourager à la continuer; & que, puisque toutes les avenues s'en trouvaient obstacées; je me verrais obligé de retirer les ouvrages déjà reçus unanimement par la Comédie, & de supprimer ceux dont je m'occupais.

Ce motif, dont la Comédie sentoit la justesse, ne put cependant être accueilli par elle comme elle l'eût desiré, à cause
de

de ce cruel droit d'ancienneté, véritable épouvantail des talens, qui en a peut-être fait avorter plus d'un, & qui, sous une fausse apparence de justice, les réduit tous à une marche uniforme & languissante qui oblige l'homme que la nature doua d'une facilité productive, à voir arrêter son essor, & l'assimile à celui qui n'enfante qu'avec de longs & pénibles efforts, & qui seul peut bien avec justice attendre pour jouir, les cinq ou six années qu'il a mis à faire.

La gloire est un centre commun où tous doivent tendre par un rayon égal. Le degré de bonté des Ouvrages doit seul leur assurer la pré-séance; & si trente Pièces sont inscrites avant la mienne sur le registre de la Comédie, ce me doit être seulement une obligation d'en présenter une meilleure, si je veux qu'elle passe avant, mais non un obstacle éternel pour la faire paraître.

Ces tours d'Auteur n'étaient pas connus du tems des grands hommes, & s'ils l'avaient été, Corneille, Racine & Vol-

taire n'auraient pas vécu assez pour faire représenter la moitié de leurs ouvrages ; peut-être même ils ne les auraient pas composés. Une multitude de mauvais concurrens auraient assiégé le Théâtre ; & leurs informes productions absorbant le tems des Comédiens , auraient embarrassé & arrêté les pas de ces Géans qui se seraient trouvés confondus avec les Pigmées.

Cette règle ne s'est établie que comme un moyen d'empêcher les préférences arbitraires que l'on craignait que les Comédiens ne donnassent à tel ou tel Auteur. Mais cette crainte est absolument dénuée même de vraisemblance.

Le Comédien qui n'a d'autre ressource pour vivre que son état qui l'oblige à des frais très considérables , a toujours un intérêt très pressant qui devient le gardien du talent des Auteurs ; & leur assure le rang naturel que mérite le degré de bonté de leurs ouvrages. Le Comédien est même plus pressé de jouir que tout autre individu : il ne conserve son état qu'un certain nom-

bre d'années ; & , dès qu'il fait qu'il existe dans son répertoire une Pièce susceptible de faire plaisir au Public , il n'est pas assez ennemi de lui-même pour sacrifier à quelque raison particulière d'animosité contre un Auteur un ouvrage qui lui assure un certain nombre de Représentations brillantes , qui seules peuvent le mettre en état de faire face à ses dépenses nécessitées.

Il n'y aurait donc aucune sorte d'inconvéniens à laisser l'Auteur & l'Acteur traiter ensemble , l'un comme un manufacturier , l'autre comme un marchand. Celui-là fabrique & vend , mais il ne peut exiger de celui-ci qui détaillera , qu'il expose en vente à tems préfix. C'est au marchand seul , dès qu'il a acquis l'Ouvrage , à connaître les circonstances qui peuvent donner plus ou moins de débit à la chose. On éviterait encore par-là le danger de la ressemblance qu'entraîne la coutume de jouer les Pièces à leur tour. L'ordre de réception faisant souvent suivre immédiatement deux ouvrages qui ont quelque rapport , le dernier en essuie

une défaveur inappréciable. C'est ce que l'on a vu depuis peu : le Public qui s'est trouvé extrêmement échauffé par les premières étoupes que l'on a brûlées après Pâques, s'est montré tout de glace à un feu bien plus considérable, mais qui n'est venu que le second. Au lieu que si la Comédie n'avait pas été astreinte à cette impitoyable règle des tours de réception, elle eût mis un plus grand laps de tems entre les deux incendies, & eût peut-être fait réussir le second.

Enfin, la suite infaillible de ce rétablissement dans l'ancien droit naturel, que tout doit faire desirer, ferait que les ouvrages médiocres ne seraient représentés que dans les tems de disette où la Comédie n'en aurait aucun autre meilleur; or, je ne vois pas que ce soit un grand malheur que des drames bisarres, faits comme des thèmes de Collège, attendent leur chute quelques années de plus, & je suis assuré qu'ici le Public sera de mon avis.

Je me suis laissé détourner un instant

par cet objet , parceque je desirerais qu'il devînt celui des réflexions de Messieurs les Supérieurs , & que ce fût par un effet de leur protection que la carrière dramatique reprît une liberté qui seule peut lui assurer des combattans dignes de soutenir son ancien éclat. Revenons maintenant à la suite de l'Exposé exact de ma conduite , & achevons de la faire connaître pour me justifier de la prétendue irrégularité de procédés dont on a cherché généralement à m'inculper , & même dans le Courier de l'Europe.

Au moment que je perdais l'espoir de faire jouer aucun de mes Ouvrages , il se présenta une circonstance favorable qui pouvait me le rendre , pourvu que je la faisisse avec activité.

Le sieur Brizard avait obtenu un congé de quatre mois , & M. de Sauvigny m'apprit qu'il y a six ou sept ans , pendant un congé de Le Kain , il avait fait placer Romeo & Juliette de M. Ducis, 22 jours après sa réception , parceque toutes les Tragédies qui le précédaient avaient be-

soin de cet Acteur, & que la sienne était la seule qui pût s'en passer.

Je crus pouvoir suivre la même marche. Les dix Tragédies qui me précédaient avaient, me dit-on, toutes besoin du sieur Brizard, & par conséquent aucune d'elles ne pouvait se monter jusqu'à son retour, que l'intérêt de la Comédie & des plaisirs du Public ne permettait pas d'attendre. Je saisis avec promptitude cette ouverture pour me glisser. La Comédie écrivit aux Auteurs dont les Tragédies se trouvaient avant la mienne dans l'ordre du Tableau. Ma façon de penser me dicta en même tems une démarche vis-à-vis d'eux dont je me serais repenti si une action honnête, parcequ'elle a été mal-reconnue, pouvait jamais laisser du regret. J'écrivis à ces Messieurs la Lettre suivante.

„ L'honnêteté des procédés devant
 „ particulièrement distinguer un Homme
 „ de Lettres, je me crois obligé, avant
 „ de suivre quelques projets que l'absence
 „ du sieur Brizard m'a fait naître, de

» vous demander si vous avez besoin de
 » cet Acteur pour jouer dans votre Tra-
 » gédie : les Comédiens vont être dans
 » le cas de chercher sur leur Tableau une
 » Pièce qu'ils puissent mettre pendant le
 » congé de cet Acteur qui durera jusqu'au
 » 1^{er} de Septembre. Quoique l'Eté soit
 » peu favorable , sur-tout pour une Pièce
 » d'un aussi faible mérite que Thamas-
 » Kouli-Kan , le peu de séjour que j'ai à
 » faire en France me déterminerait à en
 » hasarder la Représentation, si aucune de
 » celles qui ont été reçues avant moi ne
 » pouvait se monter sans le sieur Brizard.
 » J'attends l'honneur de votre réponse
 » positive , & j'ai celui d'être, &c.

Un seul Auteur me répondit avec l'hon-
 nêteté que j'avais lieu d'attendre de tous ;
 les autres tergiversèrent , ou ne répondi-
 rent pas dutout. Quelques-uns firent sem-
 blant de vouloir donner leurs rôles à des
 doublants plutôt que de me laisser jouer.
 La Comédie agissant toujours méthodi-
 quement somma de relire , on ne se pressa
 point ; on voulait me traîner en longueur

pour donner le tems au sieur Brizard de revenir, & me faire échâper l'occasion dont je voulais profiter.

Mais, comme aucun de ces Messieurs n'aura jamais le plaisir de me faire la dupe, cette mauvaise intention fut bien aisément appréciée par moi; &, m'étant souvenu de ces deux vers de Thamas-Kouli-Kan, que j'ai pris depuis long-tems pour devise,

Le desir dans mon sein est un feu dévorant
Que l'obstacle alimente & rend encor plus grand,

je ne m'éfrayai pas de toutes ces menées; voyant que personne ne se présentait, je relus, fus reçu unanimement, & distribuai mes rôles; enfin je me trouvai prêt à être joué huit jours avant l'arrivée du sieur Brizard.

C'est alors que ceux qui s'étaient persuadés que je ne viendrais jamais à bout de surmonter les difficultés qu'elle m'avait suscitées, me voyant prêt à faire lever la toile, réunirent tous leurs efforts pour m'arrêter.

Ce même M. de Sauvigny qui m'avait d'abord mis sur la voie, & qui se trouve

le premier dans l'ordre du tableau, vint accompagné des soi-disants Commissaires ou Syndics de la susdite Confrérie, & forma opposition à la représentation de ma Pièce, fondé sur ce que le sieur Brizard, devant revenir sous peu de jours, il allait distribuer les rôles d'une Gabrielle d'Estrées (qui, par parenthèse, n'a pas encore subi l'épreuve d'une seconde lecture, & que le Public pourrait bien attendre qu'elle fût sue & répétée; ce qui ne prendrait que deux ou trois semaines.

J'offris, pour lever toute difficulté, de m'engager par écrit à retirer Thamas-Kouli-Kan au milieu du cours de ses représentations, dès que la Gabrielle serait prête à être jouée... On aura peine à le croire, je fus refusé, & l'on mit en usage tous les moyens possibles pour faire perdre aux Comédiens une étude de six semaines. Heureusement on n'a pas réussi; & la Comédie, après avoir rempli toutes les formalités nécessaires, & fait une délibération par laquelle elle renonçait spécialement au don que j'avais voulu lui faire

& m'appellait à part d'Auteur, se réservant seulement, ainsi que je l'avais proposé, d'interrompre ma Pièce dès qu'une autre serait prête, elle donna la première représentation de Thamas - Kouli - Kan trois jours avant l'arrivée du sieur Brizard.

Il est maintenant aisé de comprendre pourquoi elle fut si orageuse, & pourquoi à quelques-unes des suivantes il s'est encore fait sentir de petites bourasques au milieu des morceaux les plus applaudis: le Public voit à présent d'où est venu ce déchaînement presque général des Littérateurs & agens, & pourquoi il a été inondé de tant de critiques ridicules, dont les Auteurs me doivent au moins un beau remerciement, pour avoir si complètement justifié leur esprit de la décadence subite de goût, ou de l'ignorance des premières notions théâtrales dont ils avaient donné suffisante occasion de les soupçonner.

J'espère retirer aussi un petit avantage de la connaissance que je viens de donner au Public de la situation respective de presque tous les Auteurs & de moi.

Il voudra bien désormais ne plus s'en rapporter pour aucun de mes ouvrages qu'à lui-même ; il prendra la peine de les voir, ou de les lire, avant de croire aux décisions des beaux esprits auxquels j'ai le malheur de déplaire, sans doute pour la vie : & moi, de mon côté, je ne reconnais pour juge que ce même Public, à qui, en dépit de tout, je compte consacrer encore un bon nombre de veilles.

C'est par respect pour les personnes impartiales qui m'ont soutenu dans ce choc violent, que je vais ajouter ici quelques mots pour me justifier de n'avoir pas changé mon cinquième Acte, quoique le grand intérêt qu'inspire Mirza fasse toujours voir sa mort avec regret.

Le supplice qu'a subi Mirza ayant un effet irréparable, il est physiquement impossible de lui faire un sort heureux à la fin de la Pièce, il est donc nécessaire qu'il meure, comme Zaire & Orosmane que la différence de religion empêche de devenir heureux. Car au Théâtre il n'y a pas de milieu, le bonheur ou la mort

pour les principaux Personnages, c'est une règle inviolable. J'aurais pu sauver Axiane, mais alors plus de motif à Mirza pour se tuer, de sorte que la gradation des trois morts les rend absolument nécessaires, sans quoi il serait impossible de faire un dénouement, & les Acteurs reviendraient à la fin de la Pièce dans la même situation où ils étaient au commencement.

Je fais que ce dénouement ne renvoie pas le Spectateur satisfait; mais, outre qu'il est impossible d'en faire un autre conforme aux règles de l'Art, je prie d'observer que la Tragédie n'est rien moins qu'obligée de finir heureusement: Aristote dit formellement qu'il faut préférer la catastrophe sanglante à toute autre, & presque toutes les Tragédies de nos Grands-Maîtres finissent par la mort des Personnages les plus vertueux. J'en cite entr'autres exemples Mahomet, où périssent les trois Personnages intéressans.

Je prie donc le Public de vouloir bien ne me pas faire un crime d'avoir suivi

ce qu'exigeaient mon sujet & l'Art, & de ne pas regarder les grands effets de la terreur comme trop forts pour nous, quoiqu'on ait voulu l'insinuer.

Comme c'est à-peu-près le seul reproche grave que l'on m'ait fait de bonne-foi, c'est le seul auquel j'aie voulu répondre; je fais qu'il en a fourmillé des milliers d'autres, & que l'impression va encore en faire naître de toutes parts & de toute espèce; je proteste d'avancé que je ne perdrai pas mon tems à répondre à aucun, quoique je puisse les repousser presque tous avec assez d'avantage. (*).

En conséquence, vous tous Critiques à l'heure, à la journée, à la quinzaine, au mois, divertissez - vous, ébaudissez - vous bien, tant mieux pour vous, grand bien vous fasse, vous ne me ferez sûrement aucun mal; & au contraire, il ne fera guères possible que dans le tas de contes-

* Mais à quoi sert un bouclier
Contre des traits que l'on méprise ?
La critique vaut un laurier
Quand elle vient de la sottise.

bleus que vous allez nous faire, il ne vous échape par hafard quelque obfervation juſte, alors je vous promets d'en faire tacitement mon profit. Je ne ſuis ni entêté ni ſtérile, avec ces deux qualités, ſi vous avez la complaiſance de bien m'éplucher, je pourrai produire quelque choſe de moins imparfait que mon coup d'eſſai : & ſans le vouloir, vous m'aurez rendu de vrais ſervices en me mettant en état de plaire de plus en plus au Public ; & afin que vous ne vous imaginiez pas faire nombre parmi ceux que je deſire intéreſſer, je vous déclare ici, une fois pour toutes, que je ne comprends ſous ce nom de Public, que ceux qui ont reçu de la Nature, des yeux, des oreilles & un cœur ; il en eſt peu d'entre vous qui m'ait prouvé qu'il devait ſe ranger dans cette claſſe.

JA I lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Nadir, ou Thamas-Kouli-Kan, Tragédie*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impreſſion. A Paris, le 17 Octobre 1780. S U A R D.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer.
A Paris, le 17 Octobre 1780. LE NOIR.

N A D I R,

O U

THAMAS-KOULI-KAN,

T R A G É D I E.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
NADIR, <i>Roi de Perse & Usurpateur,</i>	M. DE LA RIVE.
MIRZA, <i>fils de Nadir,</i>	M. MONVEL.
ALI, <i>neveu de Nadir,</i>	M. GRAMONT.
AXIANE, <i>fille de Mohammed, Empe- reur du Mogol, promise à Mirza,</i>	Mlle SAINTVAL.
FATIMÉ, <i>suivante d'Axiane,</i>	M ^{de} SUIN.
MORAD, <i>chef de la garde de Nadir,</i>	M. DORIVAL.
SÉLIM, <i>ami de Mirza,</i>	M. FLORENCE.
UN CONJURÉ,	M. MARSI.
QUATRE AUTRES CONJURÉS.	
SOLDATS.	

La Scène est à Ispahan.

NADIR,



N A D I R,
O U
T H A M A S - K O U L I - K A N,
T R A G É D I E.

A C T E P R E M I E R.



S C E N E I.
A X I A N E , F A T I M E.

F A T I M E.

F I L L E de Mohammed, en ces lieux étrangère ;
Par la force arrachée aux mains de votre père,
Si vous avez gémi de suivre des Vainqueurs
Qui dans votre Patrie ont semé tant d'horreurs,
Vous voilà libre enfin : Nadir, dans sa colère
Exerçant sur son fils un suplice sévère,

A

Semble vous affranchir du joug qu'il imposa,
 Et ne peut plus, du moins, vous unir à Mirza.
 Saisissez cet instant pour vous rendre à vous-même,
 Pour rentrer dans les bras d'un père qui vous aime ;
 Demandez à Nadir à quitter Ispahan,
 Et revenez encor embellir l'Indostan.

A X I A N E.

Peut-être ce retour n'est pas en ma puissance ;
 Fatime . . . Mais enfin , connais mon espérance :
 D'un soin plus important tout mon cœur est rempli ;
 Ce n'est point à revoir , mais à venger Dèhli
 Qu'Axiane outragée ose aujourd'hui prétendre.
 Ses trésors enlevés & ses Palais en cendre ;
 Au signal forcené d'une barbare voix ,
 Deux cens mille habitans égorgés à la fois :
 Mon père , pour sauver les débris de son Trône ,
 Aux pieds de son Vainqueur flétrissant sa couronne ,
 Baissant , avec effroi , son bras ensanglanté ,
 Et contraint à signer un infâme traité :
 Tels sont les souvenirs présens à ma pensée . . . (1)
 Mais . . . du fils de Nadir la tendresse empressée
 Quelquefois , je l'avoue , en charma la douleur ;
 Et je ne savais plus appeller un malheur
 L'instant où de Nadir la superbe arrogance
 Exigea pour son fils une vaine alliance.

F A T I M E.

Quand vous fûtes conduite aux tentes de Nadir ,
 Votre cœur à regret y parut consentir ,

TRAGÉDIE.

Et d'une paix honteuse on vous croyait victime.

Quoi! vous aimiez Mirza!

A X I A N E.

Si je l'aimais! Fatime.

Dans l'état déplorable où Nadir l'a réduit,
Quand ses yeux sont couverts d'une éternelle nuit,
Aveuglé, dans les fers, c'est lui que je préfère
Aux plus illustres Rois dont se vante la Terre.

F A T I M E.

Je n'avais pas prévu que jamais ce séjour
Vous dût faire sentir le pouvoir de l'Amour.

A X I A N E.

Ce n'est point Ispahan qui vit naître ma flâme;
J'y portai tous les traits qui pénètrent mon âme:
C'est au sein du carnage, à l'instant où Dehli
Sous ses débris fumans croulait enseveli;
C'est lorsque des Persans la fureur égarée,
Du Serrail & du Temple allait forcer l'entrée;
A ce moment terrible où j'aperçus Mirza,
C'est alors que l'Amour de ses feux m'embrâsa.
J'étais avec mes Sœurs dans la sainte Mosquée,
Où des Cieux vainement la puissance invoquée
Contre le fier Nadir, nous refusait l'apui
D'un Dieu trop couroucé qui nous frappait par lui.
Je ne m'attendais plus qu'à périr là première,
Quand un jeune Guerrier tout couvert de poussière
Daigne accourir vers nous, & le sabre à la main,
A travers les Persans s'ouvre seul un chemin.

A ij |

» Amis, s'écria-t-il, respectez l'innocence ;
 » Respectez la beauté , Mirza prend leur défense :
 » A ma prière enfin mon père s'est rendu,
 » Que le sang des Mogols ne soit plus répandu. »
 A ces mots des Persans les farouches cohortes
 Semblèrent à regret abandonner nos portes...
 Je tournai vers Mirza mes regards effrayés...
 Déjà , chère Fatime, il était à mes pieds !
 Déplorant de Nadir la fureur inhumaine ,
 Il craignait, disait-il , de mériter ma haine.
 Ah ! s'il eût pu dès-lors lire au fond de mon cœur !
 Qu'un sentiment plus juste y portait de douceur !
 Soit qu'une âme éperdue , & que trouble la crainte ;
 Se trouve par l'Amour plus aisément atteinte ,
 Soit qu'en effet Mirza méritât tous mes vœux ,
 Ni haine , ni courroux n'éclata dans mes yeux.
 Je crus dans ce Héros voir un Dieu tutélaire ;
 Je voulus oublier quel monstre était son père ;
 Des crimes du tyran je ne me souvins plus ;
 Je ne fus que du fils adorer les vertus.

F A T I M E.

Mais pourquoi l'un à l'autre unis par vos promesses ;
 N'avez-vous pas alors couronné vos tendresses ,
 Puisque Nadir lui-même en conçut le dessein ?

A X I A N E.

De ces délais trompeurs accuse le Destin ,
 Ou plutôt du Tyran connais la politique ;
 Aujourd'hui de son fils l'infortune l'explique.

TRAGÉDIE.

5

Sa perte fut un coup dès long-tems médité :
Le Roi craint un revers qu'il a trop mérité.
Sans doute il aura vu , dévoré par l'envie ,
Ce Prince généreux que bénissait l'Asie ;
Et tels sont les Tyrans , injustes , fiers & bas ,
Ils ne pardonnent point les vertus qu'ils n'ont pas :
Cherchant leurs ennemis dans leur propre famille ,
Ils redoutent l'éclat dont leur successeur brille ,
Et c'est à leur couronne avoir fait un affront
Que d'oser un instant l'essayer sur son front.

F A T I M E.

Mais que prétendez-vous dans cette Cour barbare ?
Le malheur de Mirza pour jamais vous sépare :
Loin que de l'épouser vous conserviez l'espoir ,
Vous devriez plutôt craindre de le revoir.

A X I A N E.

Moi , le craindre ! Fatime ... Ah ! ... je voudrais encore
Prodiguer ma tendresse à l'objet que j'adore ,
Consoler ses ennuis par les plus tendres soins ...
Il ne me verrait pas , il m'entendrait du moins ! ...
A ma voix , qui pour lui ne fut jamais sans charmes ,
Ses yeux pourraient sécher leurs douloureuses larmes ...
Mais à des soins plus grands , Fatime , il faut songer ;
Le consoler est peu , j'aspire à le venger ,
Je te l'ai déjà dit : l'auteur de sa misère ,
L'effroi de l'Indostan , l'opresseur de la Terre ,
Ce Despote , dans peu va tomber sous des coups
Qui vengeront Dehli , mon père & mon époux.

A iij

Comptez moins sur l'effet d'une haine impuissante ;
 Redoutez de Nadir la fortune constante :
 Nous l'avons vu cent fois de pièges entouré,
 N'en sortir que plus grand , plus craint , plus révéré ;
 Oubliez donc , Madame , un projet téméraire
 Qui vous exposerait à toute sa colere ;
 Ce colosse affermi ne se peut renverser :
 Il briserait la main qui voudrait le percer.

Par de vaines terreurs ne cherche plus, Fatime ;
 A détourner mon cœur du dessein qui l'anime :
 Je ne me flatte point sur ce que j'entreprends ;
 Le succès est douteux , & les dangers sont grands ;
 Nadir vit au milieu d'une Cour asservie ,
 Dont tous les bras vendus sont armés pour sa vie ;
 Nadir est jusqu'ici le plus heureux des Rois . . .
 Mais son fils qu'il opprime est tout ce que je vois —
 Ne crois pas cependant qu'aveugle en ma vengeance ,
 Je néglige les soins d'une sage prudence ;
 Apprends que cet Ali , ce neveu de Nadir ,
 M'a dévoué son bras , tout prêt à me servir .
 Son zèle , le dirai-je , a passé mon attente :
 Du malheureux Mirza l'exemple l'épouvante ;
 Il craint qu'un sort pareil ne lui soit réservé ,
 Si par un coup heureux il n'en est préservé ;
 Ou , peut-être , en secret ce jeune Prince espère
 Règner au nom du fils en renversant le père ;

TRAGÉDIE.

7.

Et dans son triste état Mirza semble aujourd'hui,
 Pour régir un Empire, avoir besoin d'apui.
 Enfin contre Nadir la tempête est formée,
 Et je dois par Ali bientôt être informée
 Du jour, du tems, de l'heure, où ce fameux brigand
 Au sang qu'il répandit va confondre son sang ;...
 Mais je le vois paraître, à peine je respire :
 Comment cacher l'horreur que son aspect m'inspire !

SCÈNE II.

NADIR, AXIANE, FATIME, MORAD.

NADIR.

JE vous cherchais, Princesse, & je viens vous calmer ;
 Le sort d'un fils rebelle a dû vous alarmer.
 Vous pleurez, m'a-t-on dit, & de frayeur émue,
 Vers les bords de l'Indus vous tournez votre vue...
 Ah ! daignez faire encor l'ornement de ma Cour ;
 Vous n'avez rien, Madame, à craindre en ce séjour :
 Avec sévérité si je punis l'offense,
 Je fais avec douceur accueillir l'innocence.
 Quoiqu'un traître n'ait plus le nom de votre époux,
 Mes constantes bontés se répandront sur vous :
 S'il me faut renoncer à vous nommer ma fille,
 Je veux par d'autres nœuds vous joindre à ma famille.
 Des troubles de ma Cour n'avez plus à souffrir,
 Bientôt une autre main à vous pourra s'offrir.

A iv

Seigneur, à vos décrets Axiane est soumise ;
 Mais je n'oublierai point que ma main fut promise
 Au plus grand des mortels , au premier , après vous ;
 Et s'il faut renoncer à cet illustre époux,
 On ne me verra pas , prodigant ma tendresse ,
 A de vulgaires nœuds descendre avec bassesse.
 Au sang de Mohammed je fais ce que je dois ;
 Je ne le ferai point rougir d'un second choix ...
 Ne croyez pas non plus , qu'en mes chagrins aigrie ,
 J'exige mon retour au sein de ma patrie :
 A des yeux paternels je n'irai point , Seigneur ,
 Montrer un front chargé de quelque déshonneur ;
 Mais d'un asile obscur le secours salutaire
 Peut cacher dans ces lieux ma douleur solitaire :
 Souffrez qu'en ce Sérail , achevant mes destins ,
 Je dérobe mes pleurs au reste des humains.

Oui , restez près de moi ; restez , belle Princesse ;
 Mais non point dans le deuil d'une sombre tristesse ;
 Mais non point dans la honte & dans l'obscurité :
 L'éclat seul vous convient , il sied à la beauté ...
 Toute ma Cour s'opose à votre solitude ;
 Moi-même de vous voir j'ai la douce habitude ,
 Et mon cœur ne pourrait s'en priver sans regrets —
 Vous connaîtrez dans peu mes sentimens secrets :
 Vous verrez , Axiane , à quel point je vous aime.
 Allez attendre en paix ma volonté suprême.

TRAGÉDIE.

SCÈNE III.

N A D I R, M O R A D.

N A D I R.

DES pleurs de la Beauté, que l'aspect est touchant !
Chaque mot d'Axiane ajoute à mon penchant :
Je veux que dans ce jour, lui dévoilant mon âme,
Elle apprenne qu'enfin je la choisis pour femme.

M O R A D.

Elle ne prévoit pas les destins glorieux
Dont l'éclat va fraper son œil ambitieux.

N A D I R.

Des projets de ton Roi, secret dépositaire,
Morad, crois-tu qu'enfin je parviens à lui plaire ?

M O R A D.

Vous lui donnez bien plus qu'il ne lui fut promis ;
Et la gloire du père obtient l'oubli du fils :
Déjà par ses discours vous auriez pu comprendre
Qu'à Mirza conservant un sentiment moins tendre,
Le rang que son hymen lui semblait assurer
Est le seul souvenir qui la fasse pleurer :
Toujours l'ambition règne au sein d'une femme ;
Et sous le nom d'amour fait enflâmer son âme.
Seigneur, soyez-en sûr ; un amant couronné
Au mépris d'un refus n'est jamais destiné :

18

N A D I R ;

On ne se montre point insensible , ou contraire
A l'offre d'une main qui fait trembler la Terre.

N A D I R .

Morad , j'aime à le croire ; il importe à mes vœux
De ne pas différer plus long-tems ces beaux nœuds :
J'ai besoin qu'Axiane , à mon sort attachée,
Me montre du bonheur la route encor cachée.

Au faite des grandeurs mon cœur n'est point rempli ;
Vingt sceptres dans mes mains , & tout l'or de Dehli
Ne semblent qu'irriter l'ardeur insatiable
Du plus grand des humains . . . & du plus misérable.

M O R A D (*vivement.*)

Qui ? vous , Seigneur !

N A D I R .

Oui , moi : je le répète encor ;

Misérable.

M O R A D .

Comment ?

N A D I R .

Je connais le remord . . .

Depuis six mois entiers , ardent à me poursuivre ,
Il déchire avec rage un cœur que je lui livre ;
Des jours que j'accumule il me fait un fardeau ;
A travers les tourmens il me traîne au tombeau ,
Et je ne puis trouver contre lui de défense
Qu'à l'aspect d'Axiane , il cède à sa présence :
Tel est de sa vertu le sublime ascendant :
L'inflexible remord se taît en l'écoutant ;

Il me fait moins sentir son atteinte cruelle ,
 J'ai cent fois éprouvé qu'il n'ose aprocher d'elle ,
 Et l'air que je respire en est plus épuré ,
 S'il est par Axiane avec moi respiré ! ...
 Ami, tant de vertu , de beauté , d'innocence ,
 Entre le Ciel & moi doit prendre ma défense ;
 La foudre n'oserait me fraper dans ses bras ,
 Et du moins les remords ne m'y poursuivront pas.

M O R A D.

Laissez , Seigneur , laissez de si tristes pensées :
 Qu'à jamais de votre âme elles soient effacées.
 C'est pour le crime obscur que les remords sont faits ;
 Ils n'accompagnent point d'aussi brillans forfaits :
 La gloire qui les suit a droit de les absoudre ;
 Les Trônes ne sont point renversés par la foudre.

N A D I R.

Je le veux . . . mais souvent , par d'invisibles coups ,
 La main d'un Dieu vengeur s'appesantit sur nous :
 Tandis que les sujets adorent leur Monarque ,
 Qu'au dehors , du bonheur il affecte la marque ,
 Le dernier de son peuple est bien moins malheureux ;
 Le pauvre en sa misère a des jours moins affreux ,
 Si dans le fond du cœur il est irréprochable.
 Soufre-t-il ! par ses cris il touche son semblable ;
 On partage ses maux , on répond à sa voix ;
 On plaint son infortune . . . on ne plaint point les Rois ! ...
 Tu frémirais , Morad , si tu pouvais connaître
 Les souvenirs cruels qui tourmentent ton Maître.

J'ai conçu pour moi-même une effroyable horreur ;
 Le calme est sur mon front , ... la rage dans mon cœur.
 Qué ne suis-je resté dans la classe vulgaire
 Où le destin plaça mon ayeul & mon père !
 Dans mon sein quel démon jaloux de mon bonheur
 Alluma des combats la sanguinaire ardeur ,
 Au Trône de mon Roi m'offrit la route ouverte ;
 M'apprit , en le flattant , à conjurer sa perte ? ... (2)
 De combien de forfaits celui-là fut le prix !
 Que de Chefs égorgés dont j'entends tous les cris !
 Vois ma propre-tribu détruite par la guerre ,
 Maudire encor le jour où m'enfanta ma mère : (3)
 Vois la vapeur du sang dont j'arrosai ces lieux
 Entre le Ciel & moi former un voile affreux ;
 Ce matin même encor , l'astre qui nous éclaire
 De rayons teints de sang a frapé ma paupière :
 Je vois du sang par-tout , par-tout j'en ai versé ...

(avec la plus terrible expression.)

Tiens , Morad , en voilà sur cette main tracé : (4)
 C'est celui des Thamas , de mes Rois légitimes ,
 Des peuples de Dehli , de tant d'autres victimes :

(avec un redoublement d'horreur.)

C'est le sang de mon fils , c'est celui de ses yeux :
 Ah ! de tous mes remords vois le plus furieux ,
 Celui dont la poursuite à mon cœur est plus dure ;
 Tant le Ciel a pris soin de venger la Nature ! ...

(Il tombe assis en désordre.) en soupirant.

Car peut-être qu'enfin ma colère a puni

Un rival préféré , plus qu'un fils ennemi :
 Et dans ses vains projets , quelque fût son audace ,
 La clémence d'un père eût dû lui faire grace ,
 Si ma jalouse ardeur n'eût étouffé pour lui
 Cette même pitié qui me parle aujourd'hui :
 Mais en livrant mon fils au plus cruel supplice ,
 L'amour dicta l'arrêt non moins que la justice.

M O R A D.

Pourquoi vous rapeller ce fatal souvenir ?
 Mirza fut criminel , vous dûtes le punir :
 Ce Tartare inconnu , dont l'audace éfrénée
 Osa porter sur vous une main forcenée ,
 Dans la forêt d'Olad , immolé par Ali ,
 Ne vit pas avec lui son crime enseveli ;
 Et quoiqu'il expirât sans nommer de complices ,
 De celui qu'il servait il laissa des indices.
 Souvenez-vous , Seigneur , de ce coupable écrit
 Que Mirza supprimait , & qu'Ali découvrit :
 La main qui le traça s'y déguisant à peine ,
 Fut contre votre fils une preuve certaine ;
 Et ne pouvant douter de son lâche attentat ,
 Il fallut le punir en criminel d'Etat ,
 Par ce commun supplice , inventé dans l'Asie ,
 Qui fait perdre le jour en épargnant la vie ;
 Des conspirations trop juste châtement.

N A D I R (*se relevant.*)

Je ne fais quel soupçon m'agite en ce moment !
 La preuve du complot par Ali fut donnée ...

Mais l'intérêt d'Ali ! ... Non, mon âme étonnée
 Craint trop de découvrir l'affreuse vérité :
 Que ce mystère reste en son obscurité !

M O R A D.

Que jamais de Mirza l'image retracée.
 Ne revienne affliger votre auguste pensée ;
 Que son crime & son nom demeurent dans l'oubli :
 C'est trop s'en occuper ... Mais que vous veut Ali ?

S C E N E I V.

N A D I R, A L I, M O R A D.

A L I.

DE la rébellion, Seigneur, la main guerrière
 Releve ses drapeaux couchés dans la poussière.
 Les peuples du Seistan subjugués tant de fois
 Ont osé de vos Chefs méconnaître les loix ;
 Et ceux du Benader s'arment pour les défendre.

N A D I R.

On veut encor du sang ; eh bien ! j'en vais répandre.
 Ils sentiront ce bras qui les a terrassés ;
 Du nombre des humains ils feront effacés :
 Plus de pitié pour eux, plus de vaine clémence ;
 Ils en ont abusé, c'est la plus grande offense.
 Qu'on prépare l'armée à quitter Ispahan ;
 La foudre partira du sein du Korassan.

TRAGÉDIE.

Ces lauriers font, Ali, destinés pour ta tête.

A L I.

Commandez-moi, Seigneur, ma main est toute prête
Animé, soutenu d'un seul de vos regards
La victoire en tous lieux suivra mes étendards.

N A D I R.

Tu reçus de mon frère & les traits & le zèle ;
Digne fils d'Ibrahim, comme lui fois fidèle :
Imite de Mirza la valeur . . . sans l'orgueil !
De toutes ses vertus ce vice fut l'écueil.
Souviens-t-en : va ; triomphe, & qu'en Héros fécond
La race de Nadir étonne encor le monde.

Fin du premier Acte.



 ACTE SECON D.

SCENE I.

ALI , MORAD.

 MORAD.

Q u'oi ! pour le vain honneur de dompter le Seistan
 Vous cessez vos projets & quittez Ispahan !
 Seigneur , c'est vous conduire avec trop d'imprudence ;
 On peut contre vous-même employer votre absence :
 Des ombres du mystère une voix peut sortir ,
 Et fraper , malgré vous , l'oreille de Nadir.
 Je l'ai vu , de son fils regrettant le suplice ,
 Accuser devant moi sa trop prompte justice ,
 Craindre qu'on l'ait trompé , prononcer votre nom ;
 Même en le rejetant écouter le soupçon.
 D'un Tyran ombrageux craignez la défiance ;
 De vos plus sûrs amis redoutez l'inconstance :
 Si vous vous éloignez , votre parti s'éteint ;
 Et ce rang qui par vous déjà semblait atteint ,
 Ce Trône où vos destins vous marquaient une place ,
 Peut devenir le prix d'une plus prompte audace :
 Quand la main qui conspire est trop lente à fraper ,
 La victime à ses coups fait bientôt échaper.

Ali.

A L I.

Va , je n'ai pas besoin que ce discours m'enflâme ,
Morad ; l'ambition est le Dieu de mon âme ;
A peine la raison eut-elle ouvert mes yeux ,
Je tournai vers le Trône un regard envieux :
Je vis que de mes droits je ne devais attendre
Que l'honneur d'y toucher , & non pas d'y prétendre :
C'était trop peu pour moi. J'ai juré de régner ,
N'importe dans quel sang il faudra me baigner ;
Ne crains point qu'à ce vœu je me montre parjure.
Tu fais ce que j'ai fait , & par quelle imposture ,
Du fils que j'ai perdu secret accusateur ,
J'ose contre son père en être le vengeur ;
Et comment Axiane , à mes discours trompée ,
De servir son Amant croit mon âme occupée ,
Sollicite ma main pour fraper ces grands coups ,
A grossir mon parti met ses soins les plus doux ,
Des amis de Mirza m'appuie & m'environne ,
Et sert , sans le savoir , à me porter au Trône.
Car Mirza n'étant plus qu'un fantôme de Roi ,
Bientôt tous les Persans se tourneront vers moi ,
En m'offrant à genoux le sacré diadème
Que ma main semblera ceindre malgré moi-même.
Et tu pourrais penser que je serais déçu
Dans l'effet que j'attends d'un plan si bien conçu !
Ou que du faible honneur de guider une armée
Mon âme satisfaite , en ferait désarmée !
Non , Morad , & cet ordre a trop su m'avertir

B

Que le coup suspendu doit à la fin partir.
 Mais il faut qu'en ce jour Axiane décide
 Les esprits incertains du parti qu'elle guide ;
 Je lui fais demander un secret entretien.

M O R A D.

Mais , Seigneur , savez-vous quel étrange lien
 Doit unir aujourd'hui Nadir à la Princesse ?

A L I.

Dès long-tems dans son cœur j'ai surpris sa faiblesse ;
 J'en compte faire usage ; & cet hymen fatal ,
 Des coups prêts à tomber doit hâter le signal.
 Il faut de ce danger qu'Axiane informée ,
 Aux yeux de ses amis se présente alarmée ,
 Et pour rompre ces nœuds ne ménage plus rien.
 Pour toi , près de Nadir sois toujours mon soutien ;
 Si son cœur se couvrait d'un soupçonneux nuage ,
 Fais servir ton adresse à conjurer l'orage :
 Sur-tout de cet endroit tiens Nadir écarté ,
 J'ai besoin quelque tems d'agir en liberté.
 Je compte, cher Morad , reconnaissant ton zèle ;
 Payer bientôt en Roi ton amitié fidèle . . .
 On vient ; c'est la Princesse. (*Morad sort.*)



SCÈNE II.

ALI, AXIANE.

ALI.

Ah! Madame, accourez.

Connaissez-vous les maux qui vous sont préparés ?
 Le Roi, qui pour son fils s'est montré si sévère,
 Vient enfin d'expliquer ce terrible mystère :
 Il vous aimait, Madame, & ses transports jaloux
 L'auront porté sans doute à perdre votre Epoux.
 Le cruel cesse enfin de contraindre sa flâme ;
 Sans honte, sans remords, il vous choisit pour femme.

AXIANE.

De tout ce que j'entends mes esprits confondus
 Tiennent, avec effroi, tous mes sens suspendus.
 Ali! combien d'horreurs vous m'avez dévoilées!
 Que de calamités sont par moi rassemblées !
 Ah! Mirza, c'est donc moi qui causai ton malheur !
 C'est moi qui fis ton crime ! il étoit dans mon cœur ;
 C'est celui de t'aimer, c'est celui de te plaire,
 Je le vois : tout le reste étoit imaginaire. —
 Hélas ! je le croyais ce complot prétendu,
 Où semblait de Mirza s'égarer la vertu.
 Mais qui peut, en voyant un père inexorable,
 Ne pas penser du moins que son fils est coupable ?

B ij

Un père, dont le cœur doit toujours pardonner,
 Quand il accuse un fils ne se peut soupçonner. —
 Qu'il paraisse à mes yeux ce rival sanguinaire ;
 Que de sa cruauté prétendant le salaire,
 De ma main indignée il approche sa main,
 Et je plonge à l'instant un poignard dans son sein,
 Rendant graces au Ciel d'avoir été choisie
 Pour fraper la première, & délivrer l'Asie.

A L I.

J'admire avec plaisir ces généreux transports ;
 Mais pour que Nadir tombe, il faut d'autres efforts,
 Madame ; & votre main faible, ou trop incertaine,
 Au moment de fraper trahirait votre haine :
 Il faut, pour ce grand coup, des bras plus assurés ;
 Déjà pour le hâter j'ai vu les conjurés :
 J'ai soufflé dans leurs cœurs ce généreux courage,
 Cette ardeur, des succès infailible présage :
 Par le nœud des sermens j'ai voulu les unir ;
 Mais une crainte encor semblait les retenir.
 » De Mirza, m'ont-ils dit, nous vengerons la cause ;
 » Il n'est rien où pour lui notre amour ne s'expose :
 » Mais nous voulons le voir ; & ce n'est qu'en ses mains
 » Que nous devons jurer de changer ses destins ».
 Ensuite, sans détour, un d'eux m'a fait entendre
 Qu'ils craignaient qu'à régner je n'osasse prétendre.
 D'un semblable soupçon tout mon cœur a frémi,
 Moi, qui n'aurais voulu que servir mon ami.
 Vous le savez, Madame, & souvent sans mystère

Mon âme devant vous a paru toute entière :
C'est vous qui sur Mirza voyant couler mes pleurs ,
Vîntes me supplier de venger ses malheurs ;
Et l'on m'ose accuser d'un indigne artifice !

A X I A N E.

Je veux , de leurs soupçons réparant l'injustice ,
Leur jurer qu'à Mirza votre entier dévouement
Pour son intérêt seul vous arme en ce moment.
Vous fûtes tous les deux amis dès votre enfance ;
Avec vous il voudra partager sa puissance :
Et si vous soutenez les droits de mon époux ,
Seigneur , c'est en effet les conserver pour vous.

A L I.

Je ne prétends , Madame , aucune récompense
Que l'honneur précieux de venger l'innocence.
Mais , pour mieux rassurer vos inquiets amis ,
Quel qu'en soit le péril , cependant , j'ai promis ,
S'ils voulaient en secret jusqu'ici s'introduire ,
De leur montrer Mirza.

A X I A N E.

Mais comment l'y conduire ?

Dans le fond des cachots vous savez trop , Ali ,
Que l'ordre de Nadir le tient enseveli.

A L I.

Aux menaces , à l'or , sa garde s'est rendue ;
Vous l'allez voir paraître.

A X I A N E.

O joie inattendue !

B iij

Que ne vous dois-je point , Prince trop généreux ! . . .
 Quoi ! je vais le revoir ! ô moment trop heureux !
 Il efface lui seul une longue disgrâce.
 Mirza , le Ciel encor permet que je t'embrasse ! . . .
 De nos projets le sort n'est plus douteux , Seigneur ,
 Puisque le Ciel m'accorde une telle faveur.
 Mais je crains , pardonnez à mon impatience ,
 Jamais les malheureux ne sont sans défiance ,
 Je crains de voir encor cet espoir m'abuser.

A L I.

Je cours presser ses pas ; daignez le disposer
 A seconder les soins que me dicte mon zèle :
 Instruit de ce que j'ose ici pour sa querelle,
 Qu'il dise à ses amis, sur-tout, de m'obéir ;
 Il ne faut que ce mot pour renverser Nadir.

S C E N E I I I.

A X I A N E (*seule.*)

EST-CE un songe flatteur ? & l'ardeur de ma flamme
 Par des illusions féduit-elle mon âme ?
 Mirza va donc venir ! . . . Ah ! sur-tout cachons-lui
 Cet amour dont Nadir m'épouvante aujourd'hui :
 La cause de ses maux l'y rendrait plus sensible ;
 Ce ferait dans son sein porter un coup terrible
 Que de lui dévoiler par quel destin fatal
 Il tombait , innocent , frappé par un rival.

J'entends du bruit : on vient ! sans doute c'est lui-même.
 Tout mon cœur élançé m'annonce ce que j'aime.

(*Mirza paraît.*)

Une main le conduit — Ah ! bientôt c'est à moi
 Que doit appartenir ce glorieux emploi. —
 Je n'ose jusqu'à lui porter mon œil timide. —
 Écoutons un moment. Il parle avec son guide ! —
 Hélas ! à cet aspect je ne me connais pas.

(*Elle se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE IV.

AXIANE, MIRZA, SELIM *son guide.*

MIRZA.

EN quel endroit, Selim, conduisez-vous mes pas ?
 Pourquoi m'a-t-on tiré de ce lieu solitaire
 Où bientôt la douleur eût fini ma misère ?

SELIM.

On dit qu'un grand dessein, qu'on va vous confier.

MIRZA.

Ah ! du moins si c'était pour me justifier ;
 Si Nadir connaissait enfin mon innocence,
 J'en souffrirais mes maux avec plus de constance. —
 Mais, dis-moi, d'Axiane, Ami, quel est le sort :
 A la Cour d'Ispahan respire-t-elle encor ?

SELIM.

Oui, Seigneur.

M I R Z A.

En ces lieux si tu la vois paraître ,
 Emmène-moi soudain : j'en périrai peut-être ;
 N'importe , je l'exige. Offrirais-je à ses yeux
 Des miens ensanglantés le spectacle hideux.
 Mais que dis-je ? cet ordre est sans doute inutile ;
 Va , je n'inspire plus qu'une pitié stérile ;
 De me fuir , elle-même a dû prendre le soin :
 Quand l'espoir est perdu , l'oubli n'est pas bien loin . . .
 Qui vient de me toucher ? Qui que vous puissiez être ,
 Laissez-moi ; laissez-moi.

A X I A N E.

Peux-tu me méconnaître ,
 Cruel ! quoi ! tu n'es pas averti par ton cœur !

M I R Z A.

Axiane ! . . . est-ce donc de tendresse , ou d'horreur ,
 Que dans ses bras encor Mirza te presse émue ? . . .
 Tes yeux ne se sont point détournés à ma vue ! . . .
 Laisse-moi te cacher ces traits défigurés.

(*Il met les mains sur ses yeux.*)

A X I A N E.

Laisse-moi voir ces traits par la vertu parés.

M I R Z A.

Axiane . . . jamais je ne verrai tes charmes.

A X I A N E.

Sur tes mains quelquefois tu sentiras mes larmes.

M I R Z A.

Le front chargé d'opprobre , & le cœur plein d'ennuis ,

Peux-tu m'aimer encor dans l'état où je suis !

A X I A N E.

Et toi, peux-tu douter d'une âme qui t'adore,
Quand ton malheur t'y donne un nouveau droit encore ! —
Mais, Mirza, ce malheur est prêt d'être vengé ;
Encore un jour, peut-être, & ton fort est changé.

M I R Z A.

Je ne vous entends point : expliquez ce langage.

A X I A N E.

Connais donc mon amour, & connaît son ouvrage :
Tes fidèles amis, à ma voix ranimés,
Vont venir en ces lieux t'offrir leurs bras armés ;
Le généreux Ali va paraître à leur tête :
Ordonne de fraper, & la victime est prête.

M I R Z A.

La victime ! ce mot, qui veut-il désigner ?

A X I A N E.

Un barbare, un Tyran indigne de régner ;
L'opresseur de son fils . . .

M I R Z A (*avec horreur.*)

Que dites-vous ? mon père !

Et vous ne craignez pas la céleste colère ?

O Dieu ! pardonne-lui ; l'amour l'aveugle, hélas !

Son cœur n'était pas fait pour de tels attentats.

Axiane, est-ce-là cette âme noble & pure ?

Avez-vous pu fouiller ce don de la Nature ?

Quoi ! l'ombre du forfait aprocha votre sein ?

J'ai dû concevoir tout contre ton assassin.

M I R Z A.

Ah ! vous ne deviez rien ofer contre mon père.

A X I A N E.

Ne nomme plus ainsi l'auteur de ta misère ;

Ce titre révééré, le cruel l'a perdu.

M I R Z A (*avec chaleur.*)

Dans le fond de mon cœur il lui fut toujours dû ;

Et d'un père à son fils telle est la différence ;

L'un peut bien oublier qu'il lui donna naissance ;

Rien, lorsqu'il l'a proscrit, ne vient lui retracer

L'être que de son cœur il voulut effacer ;

Mais un fils gémissant sous la main de son père

En conserve toujours l'idée involontaire :

Dans son sein chaque instant où l'air a pénétré

Lui dit que sans un père il n'eût point respiré.

De l'auteur de ses jours, oubliant l'injustice,

Il faut, sans murmurer, que son fils la subisse.

De la main paternelle attendant le trépas,

Isaac vit le coup, & ne s'en plaint pas.

Mon cœur, comme le sien, sans crainte & sans vengeance,

Se trouve consolé par sa seule innocence.

A X I A N E.

Eh bien ! fuis à loisir cet effort de vertu ;

Bénis, si tu le veux, la main qui t'a perdu :

Interdis à ton cœur jusqu'au moindre murmure ;

Mirza, sois à jamais l'honneur de la Nature.

Mais moi , je ne dois rien au barbare Nadir ,
 Des pleurs qu'il m'a coûtés je cherche à le punir :
 L'Indostan envahi me crie encor vengeance :
 De mon père accablé rappelle-toi l'offense.
 Sont-ce-là des affronts qu'on doive pardonner ?

M I R Z A.

Nadir sauva ses jours, qu'il pouvait terminer ;
 La voix de la pitié par lui fut entendue :
 Il remit sur son front sa couronne abattue. —
 Mais ~~ce~~ instans de deuil , tu les dois oublier :
 C'est moi qui pour mon père ose te supplier ,
 Fille de Mohammed, si ce nom le condamne ;
 Le père de Mirza doit fléchir Axiane,
 Mais quoi ! rappelle encore à ton cœur irrité
 Combien Nadir souvent te montra de bonté ;
 Plus qu'aucun autre objet tu lui paraissais chère ;
 Son front en te voyant devenait moins sévère :
 Souvent à ton aspect pardonnant aux humains ,
 Sa foudre demeurait suspendue en ses mains.

A X I A N E (*vivement.*)

Ah ! périsse l'instant où ce Tyran farouche
 Sembla ... (*à part.*) Non, cet aveu s'arrête sur ma bouche.

M I R Z A.

Tu ne me réponds point ! . . . Je ne puis t'attendrir ;
 Je le sens trop . . . Eh bien ! cours immoler Nadir :
 Conduis les conjurés ; que ta rage les guide :
 Toi-même dans son flanc plongé ta main perfide ;
 Mais , après ce forfait , du moins ne t'attends pas ,

Teinte du fang d'un père , à courir dans mes bras !
 Axiane , autrefois de Mirza si chérie ,
 Ne fera plus pour lui qu'une horrible Furie ;
 Jamais il n'entendra son nom qu'avec terreur :
 Je dis plus , sur moi-même expiant ta fureur ,
 De tes cruels desseins si mon père est victime ,
 Ma mort , au même instant , défavouera ton crime.

(*Il fait un pas pour la quitter.*)

A X I A N E .

Arrête , cher Mirza : cet effrayant discours
 Anéantit...

S C E N E V .

A L I , A X I A N E , M I R Z A , S E L I M .

A X I A N E .

A L I , venez à mon secours ;
 Venez contre un ingrat me redonner des armes :
 Hélas ! je ne fais point résister à ses larmes ;
 Contre nous de son père il est le défenseur.

A L I .

Que dites-vous, Madame ? est-il donc vrai , Seigneur ?
 Quand nous sommes tous prêts à servir votre cause ,
 A nos secrets desseins quel motif vous oppose ?
 Qui peut vous retenir ? répondez ?

MIRZA.

La vertu,

Le seul bien que Mirza n'ait pas encor perdu . . .
 Il en était un autre, & le cœur d'Axiane
 Abjurant des projets que tout le mien condamne,
 Déplorant mes malheurs sans vouloir les venger,
 Se bornant à venir souvent les partager,
 Dans le fond des cachots eût adouci mes peines :
 L'amour & la vertu supporteraient mes chaînes ;
 Le bonheur eût encore accompagné ses pas.

ALI.

De quoi vous flattiez-vous ? ne savez-vous donc pas
 Qu'Axiane à jamais de vos bras arrachée
 Doit au fort de Nadir ce soir être attachée ?

MIRZA. (*il tombe dans les bras de Selim.*)

Que dites-vous ? ô Ciel ! l'ai-je bien entendu !

AXIANE à Ali.

Il succombe à ce trait, & je l'avais prévu :
 Votre zèle imprudent devait encor lui taire
 Le douloureux aveu de ce cruel mystère :
 L'en avoir informé, c'est lui causer la mort.

ALI.

Pour le déterminer, il fallait cet effort.

MIRZA (*revenant à lui.*)

Quelle nouvelle horrible a frappé mon oreille !
 Dans ce moment affreux je doute si je veille :
 Mon cœur à ce seul coup n'était point préparé.
 Grand Dieu ! tu m'as puni, je n'ai point murmuré :

J'ai senti dans mes yeux s'éteindre la lumière ;
 Tu m'as fait un tombeau de la Nature entière (*) ;
 D'un père que j'aimais j'éprouvai le courroux.
 Grand Dieu ! c'était donc-là le moindre de tes coups !

A L I.

Eh bien ! il faut , Seigneur , plein d'un noble courage ,
 Oposer notre zèle à ce nouvel outrage ,
 Faire qu'un coup mortel terminant ses destins ,
 En renversant Nadir , arrête ses desseins.
 Voudriez-vous laisser une amante adorée
 Aux mains de votre père indignement livrée ?

A X I A N E.

Tu ne m'aimas jamais si tu tardes encor.

M I R Z A.

Cruels ! sauvez-moi donc de l'horreur du remord.

A L I.

Ah ! c'est trop balancer en ce moment extrême ;
 Mais nous te vengerons , Mirza , malgré toi-même ;
 Seuls , Axiane & moi , nous oserons tenter
 Les coups qu'à ton Tyran nous brûlons de porter ;
 Peut-être ils seront vains , je vois notre imprudence :

(*) Ceux qui ne seront pas contents de ce vers , parcequ'il ressemble fortement à un d'Iphigénie en Tauride , pourront le changer pour celui-ci :

Le malheur a flétri l'éclat de ma carrière.

On a conservé l'autre , malgré sa ressemblance , parcequ'il convient mieux à Mirza aveugle , qu'à Oreste parricide , & qu'il n'est absolument pour celui-ci qu'une expression poétique.

Si tu l'avais voulu, prenant notre défense
T'es amis, à ta voix, se laissaient entraîner...

Mais notre exemple enfin peut les déterminer :
Ou si, dans nos desseins, notre couragè échoue,
Axiane, elle-même, à la mort se dévoue :
Ton père, tu le fais, ne pardonna jamais.

MIRZA.

Eh bien !... c'en est assez ; poursuivez vos projets ;
Que tous les conjurés viennent par leur présence,
Dans mon cœur incertain affermir la vengeance :
Vous me déterminez ; je sens que cet instant
Au bonheur de mes jours devient trop important...
Vous pouvez tous les deux compter sur ma promesse...
Cependant en ce lieu souffrez que je vous laisse ;
Je veux rendre le calme à mes esprits troublés :
Lorsque tous nos amis se seront rassemblés,
Vous pourrez auprès d'eux m'avertir de me rendre :
Axiane, il n'est rien que je n'ose entreprendre :
Mais captivez encore un imprudent courroux,
Et me laissez le soin de diriger les coups. (*Il sort.*)

ALI (*vivement.*)

Ne l'abandonnez pas ; & par vos soins, Madame,
Dans ses nouveaux projets affermissiez son âme :
Je cours chez nos amis, sans perdre un seul instant,
Leur dire que le Prince en ces lieux les attend.

Fin du second Acte.

 ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MIRZA, ALI, CINQ CONJURÉS,
 SELIM *derrière Mirza.*

ALI.

AMIS, vous le voyez ce Prince généreux,
 Des fureurs de Nadir, exemple malheureux ;
 Frémissez des excès du pouvoir arbitraire.
 Si le fils ne fut point épargné par son père,
 Est il quelqu'un de nous qui puisse se flatter
 De voir le lendemain du jour qu'il peut compter ?
 Plus on a prodigué son sang pour le défendre,
 Plus ce jaloux Tyran brûle de le répandre.
 Vous le savez, Mirza fut son plus ferme apui ;
 Tel est le prix affreux qu'il a reçu de lui.
 Mais je le vois, déjà cette image sanglante
 Remplit vos cœurs d'ardeur bien plus que d'épouvante ;
 Vos fronts sont menaçans, vos yeux sont enflâmés ;
 Vous n'articulez plus que des sons mal formés :
 Répétez avec moi le cri de la vengeance ;
 Qu'en ce jour, à nos pieds abattu, sans défense,

Le

Le Tyran satisfasse enfin à l'Univers.

LES CONJURÉS.

Sa mort fait tous nos vœux.

ALI.

Les momens nous font chers ;

Nadir à nos projets lui-même s'abandonne :

Ce soir à la Princesse il porte sa couronne ;

Mais seul, & laissant loin l'appareil qui le suit ;

C'est-là qu'il doit trouver une éternelle nuit.

Cependant quand le jour fera prêt à paraître ,

Isphahân apprendra qu'il a changé de Maître ,

Les soldats, dont j'ai su captiver les esprits ,

De nos coups, s'il le faut, assureront le prix.

MIRZA.

Vous pouvez, dites-vous, disposer de l'armée ?

ALI.

Oui, Seigneur ; vous voyez de quel zèle animée

Ma main pour vous venger a su tout préparer.

MIRZA.

Ali, sur le succès pour mieux me rassurer,

Nommez-moi les amis armés pour ma querelle.

ALI.

Les voilà près de vous, brûlans d'un même zèle ;

Shorab, Corban, Saleg, Abaffy, Gélair ;

Ce sont les cinq Guerriers tout prêts à vous servir.

UN DES CONJURÉS.

Oui, Mirza, de nos cœurs & de nos bras dispose :

C'est venger la vertu que de servir ta cause.

C

A L I.

Amis, pour ce grand coup allez vous préparer ;
 Il suffit : mais avant que de vous séparer,
 Dans les mains de Mirza jurez qu'en cette place,
 Cette nuit, amenés par une heureuse audace,
 Vous viendrez tous les cinq mourir ou le venger.

M I R Z A.

Oui, par un ferment saint, je veux vous engager. —
 Au nom du Ciel vengeur des crimes de la terre,
 Jurez moi ...

L E S C O N J U R É S.

Nous jurons ...

M I R Z A (*avec la plus grande expression.*)

de respecter mon père

De ne jamais sur lui lever vos bras armés,
 D'abjurer les complots que vous avez formés,
 Et de rester soumis à son pouvoir suprême.

A L I.

Ah! vous nous perdez tous : vous vous perdez vous-mêm

M I R Z A (*vivement.*)

Mais de cet attentat pourquoi donc vous charger ?
 Que vous a fait Nadir pour vouloir l'égorger ?
 Vous tous, de ce dessein instrumens & complices,
 A-t-il d'aucun de vous ordonné les supplices ?
 Vous, Ali, répondez : que vous fait mon malheur ?
 Du sceptre qui m'échape il vous rend possesseur :
 Peut-être d'en jouir l'avidie impatience
 Vous portait à ce coup bien plus que ma vengeance.

Et vous, amis cruels, Gélair, Abassy,
 Shorab, Saleg, Corban, répondez donc aussi :
 Que vous fit votre Roi pour oser le proscrire ?
 N'êtes-vous pas sous lui les premiers de l'Empire ?
 Tout l'or des Nations à Dehly ramassé
 Dans vos ingrates mains par son ordre est passé.
 A-t-il sur l'ennemi gagné quelque victoire
 Sans vous en partager le butin & la gloire ? ...
 Osez vous repentir, chers amis, mes malheurs,
 Loin d'exiger du sang, ne veulent que des pleurs.

A L I.

Non, ne le croyez pas ; il faut, malgré lui-même,
 Le servir ...

M I R Z A (*avec indignation.*)

Me servir ! quelle fureur extrême
 Vous porte à me venger quand je ne me plains pas ?
 Ai-je sollicité le secours de vos bras ?
 Ali vous a trompés ; mais auriez-vous dû l'être ?
 Jusqu'à ce point Mirza se peut-il méconnaître,
 Qu'on l'ose soupçonner du plus grand des forfaits ? —
 (*avec la plus grande chaleur.*)

Mes amis, dans mon sein il n'habita jamais
 Le plus léger desir de ce projet perfide :
 Sentez-vous, comme moi, l'horreur d'un parricide ?
 Représentez-vous donc, à mon ordre cruel,
 Un poignard suspendu sur le sein paternel.
 Entendez-vous ce cri que jetterait la Terre ?
 C'est à la voix du fils qu'on massacra le père. —

C ij

Mais si ce crime affreux était par moi permis ;
 Vous-mêmes , frémissez , vous avez tous des fils ;
 Quel exemple pour eux , si j'instruis leur enfance
 Qu'un fils contre son père a droit à la vengeance ! —
 Vous ne répondez point ! — chers amis , cher Ali ,
 Qu'à jamais ce complot soit caché dans l'oubli ;
 Qu'en vos cœurs généreux votre vertu revienne ! —
 Avant de vous quitter il faut que je l'obtienne ...

(avec exclamation.)

Mais j'entends vos soupirs ! vous êtes attendris !
 Dieu Puissant , fais le reste , & change leurs esprits !

U N C O N J U R É.

Mirza , le Ciel lui-même a parlé par ta bouche ;
 Il n'est aucun de nous que ta vertu ne touche.
 De quel fils généreux Nadir s'est-il privé !
 Ah ! si nous l'épargnons , c'est toi qui l'as sauvé.

A L I.

Quoi ! vous m'abandonnez , âmes pusillanimes !
 Songez donc ce qu'on risque à commencer des crimes ;
 La trace s'en découvre ...

S C E N E I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MORAD.

M O R A D.

A H ! Seigneur , en ces lieux
 Le Roi va , dans l'instant , se montrer à vos yeux ;

J'ai fu le dévancer pour venir vous l'apprendre :
Il veut voir la Princesse.

MIRZA.

Et moi je veux l'attendre.

ALI.

Avez-vous oublié son ordre rigoureux ?
Ne vous chassa-t-il pas pour jamais de ses yeux ?
Mais je vois vos desseins, en vos vertus extrême,
Vous voulez à Nadir nous dénoncer vous-même.
Entraîne-le, Selim, il y va de nos jours.

MIRZA.

Ciel ! contr'eux à mon père accorde ton secours,

(On l'emmène.)

SCENE III.

ALI, MORAD, LES CONJURÉS.

ALI (aux Conjurés.)

Vous dont je veux encore excuser la faiblesse ;

(Les Conjurés sortent. (A Morad.)

Sortez, je vous rejoins. — Près du Roi je te laisse :

D'Axiane & de lui confident & témoin,

Recueille, cher Morad, leurs discours avec soin ;

De ce que tu verras viens aussi-tôt m'instruire.

Au cœur des Conjurés j'espère encor détruire

Les effets dangereux des discours de Mirza :

Je connais ces esprits que le sort disposa

Ciij

A suivre tour-à-tour leur penchant vers le crime ;
 Et l'exemple imposant d'une vertu sublime.
 Quoi qu'il en soit, la Perse aura demain en moi,
 Cher Morad, tu m'entends, un rebelle, ou son Roi.
 Mais je vois Axiane, & ses yeux pleins de larmes . . .

S C E N E I V.

A X I A N E, A L I, M O R A D.

A X I A N E.

LE Roi me mande ici, vous voyez mes alarmes ;
 Sans doute à cet hymen qui me glace d'horreur
 Le barbare Tyran vient disposer mon cœur :
 Ne pourriez-vous hâter l'instant de la vengeance ?

A L I.

Madame, en nos projets n'ayez plus d'espérance ;
 Mirza vient de parler, ils sont tous renversés :
 Nos amis à sa voix ont été dispersés.

Moi-même de Nadir, s'il connaît ce mystère,
 Il ne me reste plus qu'à craindre la colère ;
 Et je vais de ce pas, cédant à mes destins,

(à part.)

Le fuir . . . ou le fraper par des coups plus certains.



SCENE V.

MORAD (*dans l'enfoncement.*)

A X I A N E.

QUOI ! sur Mirza ma voix est restée impuissante !
 Sa vertu trop sévère a trompé mon attente.
 Rien ne le touche plus. Ah ! Mirza, je le vois,
 J'appelle en vain ce cœur qui m'aimait autrefois.
 Les rigueurs de ton sort auront changé ton âme ;
 Le tems & le malheur auront éteint ta flâme.
 Tu me verrais sans peine , attachée à Nadir ,
 Avoir fait le ferment de l'aimer — de mourir :
 C'est le seul désormais qui soit en ma puissance ,
 Puisque tu m'as ravi tout espoir de vengeance.

SCENE VI.

A X I A N E, N A D I R, M O R A D.

N A D I R.

MA D A M E, j'eus un fils ; mais l'orgueil de son cœur
 Sur lui de ma justice attira la rigueur.
 Du nom de votre époux maintenant trop indigne ,
 Il ne doit plus prétendre à cet honneur insigne.

C iv

Mais vous, qui du Mogol n'avez quitté la Cour,
 Et n'avez consenti d'embellir ce séjour
 Que sur la foi d'un nœud désormais peu fortable,
 Du crime de Mirza vous n'êtes point coupable,
 Madame, & ma bonté prétend vous conserver
 Ce qu'avec lui le sort parut vous enlever.
 Mohammed de Nadir n'aura point à se plaindre;
 Nous fîmes un traité qu'il ne faut pas enfreindre:
 Demeurez entre nous le gage de la paix;
 Par de sacrés liens joignez-nous à jamais.
 Que Mohammed flatté, quand il pourra l'apprendre,
 Dans son vainqueur soumis ne trouve plus qu'un gendre,
 Et qu'il avoue enfin que je vous ai rendu
 Peut-être plus encor que vous n'avez perdu.
 Je vous offre, Madame, un front couvert de gloire,
 Un Empire puissant, quarante ans de victoire,
 Le plus grand Roi-d'Asie & le plus redouté.

A X I A N E. (*à part.*)

Ajouté donc, Tyran, & le plus détesté,

N A D I R,

Vous vous troublez !

A X I A N E,

Seigneur, Axiane étonnée
 Contemple, avec terreur, sa haute destinée;
 Et mes yeux ne sauraient, sans en être éblouis,
 Regarder vos présens dont je fens tout le prix.
 Vous m'avez bien connue, & mon âme flattée
 De toutes vos grandeurs est sans doute enchantée;

Mais , Seigneur , un soupçon vient encor m'alarmer.
 Je ne fais à quel point j'aurai pu vous charmer :
 Dans un cœur occupé de gouverner le monde ,
 L'amour ne laisse pas de trace bien profonde ,
 Et celui qu'à mes yeux vous montrez aujourd'hui
 N'est peut-être qu'un feu bientôt évanoui.

N A D I R.

Que cette inquiétude est chère à ma tendresse !
 Connaissez donc Nadir & toute sa faiblesse ,
 Et sachez que l'amour , que je bravai toujours ,
 M'attendait plus ardent au déclin de mes jours !
 Dès long-tems à Mirza mon cœur portait envie ;
 Vous êtes le seul bien qui m'attache à la vie ,
 Et de secrets chagrins mon esprit tourmenté ,
 A mis en vous l'espoir de sa tranquillité.
 Si d'un refus cruel vous m'aviez fait l'outrage ,
 J'ignore à quels excès j'aurais porté ma rage.
 Oui , si de vos mépris il m'eût fallu rougir ,
 Peut-être l'un & l'autre on nous eût vus périr :
 Toutes les passions en mon cœur sont extrêmes ,

A X I A N E.

Assure-moi donc bien s'il est vrai que tu m'aimes ;

N A D I R.

Je le jure à vos pieds.

A X I A N E (*le repoussant avec horreur.*)

C'est où je t'attendais ;

Pour prix de ton amour aprends que je te hais ,

Assez & trop long-tems je me force à t'entendre ,

Mon âme devant toi brûlé de se répandre ,
 Connais-la donc aussi. — Ton aspect odieux
 Jamais fans m'irriter ne vint blesser mes yeux :
 De Mirza que j'aimais en vain étais-tu père ,
 Je détestais en toi le fléau de la Terre.
 Mais réponds : A quel titre as-tu pu te flatter
 Qu'à t'aimer quelque jour je pourrais me porter ?
 Parle : Quels sont tes droits ? Qu'as-tu fait pour me plaire ?
 Qu'importent à l'Amour les palmes de la guerre ?
 Au Vainqueur de l'Asie , à tes plus grands exploits ,
 Un sentiment d'horreur est tout ce que je dois.
 Je te dois plus encor : ta barbare furie ,
 Dis-moi , n'a-t-elle pas dévasté ma patrie ?
 Mon époux (car ce nom que Mirza dut porter
 Malgré toi dans mon cœur saura toujours rester)
 Ton fils n'a-t-il pas vu sur sa tête innocente
 S'imprimer des forfaits la marque flétrissante ?
 Tel fut le premier fruit de ton affreuse ardeur ,
 Monstre ! . . . & c'est à ce prix que tu voulais mon cœur !

N A D I R .

Madame , c'en est trop ; modérez ce langage :
 Nadir ne fut jamais endurer un outrage :
 Qui brave mon amour doit craindre mon courroux . . .

A X I A N E (*vivement.*)

Non , non , je veux mourir ; frappe , j'attends tes coups :
 Ajoute à tes exploits le meurtre d'une femme.

N A D I R .

Ah ! par combien de traits vous déchirez mon âme !

Le dépit, la fureur, la vengeance, l'amour
 De ce cœur incertain s'emparent tour à tour :
 Tantôt je veux punir un tel excès d'audace ;
 Tantôt l'Amour tremblant me demande sa grace.

A X I A N E .

Que je me plais au trouble où je te vois plongé !
 Tu m'aimes, je t'abhorre, & ton fils est vengé.
 C'est le comble des maux, c'est un supplice extrême
 De se voir détesté par l'objet que l'on aime ,
 Eh bien ! pour ton tourment, je voudrais chaque jour
 Pouvoir, comme ma haine, accroître ton amour :
 Je voudrais que le Ciel m'eût donné plus de charmes
 Pour te voir à mes pieds répandre plus de larmes :
 Je voudrais que toujours tu m'offrisses ta main
 Pour toujours t'accabler d'un plus cruel dédain ;
 Ou si de l'accepter je pouvais me contraindre,
 Il n'est point de fureurs que tu n'en dusses craindre :
 Tu me verrais bientôt, pour te percer le sein,
 Envelopper un fer des voiles de l'hymen ;
 Ou des poisons subtils préparés par ma haine
 Conduiraient dans tes flancs une mort plus certaine :
 Tels seraient mes desseins ; tel serait mon espoir :
 Ma main est à ce prix, ose la recevoir.

N A D I R .

De cet emportement l'inconcevable offense
 Mériterait sans doute une prompte vengeance :
 Vous parlez de mon cœur & de sa cruauté,
 Le vôtre le surpasse en sa férocité,

Jamais je ne conçus un transport si barbare :
 Mais je veux excuser l'amour qui vous égare :
 Rentrez , rentrez , Madame , & songez que Nadir
 Pour la première fois différera de punir.

A X I A N E.

Quoi ! même en cet espoir je me vois abusée ;
 Je ne veux que la mort , elle m'est refusée !

S C E N E V I I.

NADIR, MORAD (*dans le fond*) :

LE voilà donc perdu ce bien tant souhaité !
 Cette tranquille paix dont je m'étais flatté .
 Echape pour toujours à mon âme éperdue :
 Me voilà seul en proie au remord qui me tue !
 L'amour au désespoir y mêlant son horreur,
 Semble encor l'enfoncer plus avant dans mon cœur.
 Mais n'est-ce pas Sélim ?

S C E N E V I I I.

NADIR, MORAD, SÉLIM.

S É L I M.

EXCUSEZ mon audace,
 Seigneur ; au nom d'un fils je demande une grâce ,

C'est de vouloir l'admettre un instant devant vous ;
Et qu'il lui soit permis d'embrasser vos genoux.

N A D I R.

A-t-il donc oublié la fèvre défense
Qui l'a , sans nul retour , banni de ma présence ?
Et toi-même , Sélim , méconnais-tu la loi
Qui punira son nom prononcé devant moi ?
Tu mérites la mort.

S^e É L I M.

Seigneur , prenez ma tête ;
Vous la pouvez proscrire , & vous la voyez prête :
Mais comment résister aux pleurs de votre fils ?
Sa voix a pénétré tous mes sens attendris.
« Cher Sélim , m'a-t-il dit , va-t'en trouver mon père ;
« Apprens-lui que je touche à mon heure dernière ,
« Que je ne me plains point des maux que j'ai soufferts ,
« Que je ne prétens pas lui reprocher mes fers ;
« Mais enfin , que ma mort me fera moins cruelle ,
« Si je puis émouvoir sa pitié paternelle ;
« Qu'un secret que je dois à lui seul révéler ,
« Exige qu'à ses pieds je puisse lui parler ,
« Qu'ensuite loin de lui , si ma voix l'importune ,
« J'irai de mes destins achever l'infortune ».

N A D I R.

Eh bien ! je le verrai , que l'ordre en soit donné :
Dans une heure , Sélim , qu'il me soit amené :

(*Sélim sort.*)

Peut-être en ce moment c'est le ciel qui l'envoie

Pour dissiper le trouble où mon âme est en proie,

(à *Morad.*)

Cependant au conseil assemblé par ma voix ,
De mes derniers décrets je vais dicter les loix ,
Et , proscrivant enfin un peuple téméraire ,
Précipiter d'Ali le départ nécessaire.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.**AXIANE, FATIME, MORAD.**

MORAD.

TANDIS que de Nadir l'aveugle confiance
Entre les mains d'Ali dépose sa puissance,
Et pense ne l'armer que contre le Seistan,
Sans prévoir un péril plus prochain & plus grand,
Madame, osez paraître au milieu de l'armée :
Souvent par la beauté la valeur animée
Fait de plus grands exploits, frappe des coups plus sûrs.
On fera vous guider par des chemins obscurs
Jusqu'au palais du Prince, & dès cette nuit même
Votre cœur se verra rejoint à ce qu'il aime.

AXIANE.

Mais, Morad, dites-moi, par quels moyens Ali
A su, malgré Mirza, rassembler son parti,
Et de tous ses projets a renoué la trame:
Quoi ! l'armée est pour nous ?

MORAD.

N'en doutez pas, Madame,

Ce grand corps, composé de peuples différens ;
 A des murmures sourds est livré dès long-temps ;
 Nadir a fatigué leur longue patience ;
 Dans plus de cent combats il usa leur vaillance ;
 Persans , Usbegs , Afgars , tous sont las de sentir
 Un joug que chaque instant paraît apesantir.
 Profitons-en , Madame , & par votre présence
 Venez dans tous les rangs inspirer la vengeance ;
 On connaît pour Mirza vos constantes ardeurs ;
 Et vous acheverez de décider les cœurs.
 Ali peut-il compter que , fécondant son zèle ?

A X I A N E.

Oùi , Morad , j'irai joindre un ami si fidèle.

F A T I M E.

Quoi ! vous voulez , Madame , au milieu des combats
 Aller risquer des jours

A X I A N E.

J'irai , n'en doute pas.

Je vois tout le danger : mon sexe est né timide ;
 Mais il ne craint plus rien lorsque l'amour le guide . . .
 O ciel ! Nadir paraît.

M O R A D.

Craignez de l'irriter ;
 Et pour le tromper mieux , gardez-vous d'éclater.
 Mais de cet entretien abrégez la durée ,
 Et fuyez aussi-tôt par la porte sacrée.

SCENE

SCENE II.

NADIR, ALI, *Suite.* MORAD *dans le fond.*

NADIR.

ALI, je vous l'ai dit, partez sans différer :
Tel qui perdit un jour ne le peut réparer.
Ne méprisez jamais chez un peuple rebelle
De la fédition la première étincelle :
Si des soins négligens la laissent allumer ,
C'est un feu qui bientôt fera tout consumer.
Sur des murmures sourds tandis qu'on délibère,
De nombreux bataillons couvrent déjà la terre ;
Et le mal, qui d'abord s'annonçait sans éclat,
A dans peu de momens infesté tout l'Etat :
Sous la race d'Hussein la Perse déchirée
En a donné l'exemple à l'Asie éplorée ;
Moi-même, quand j'ai dû punir des mécontents,
Et la foudre & l'éclair partaient en même temps.
Demain, sans plus tarder, quittez donc cette enceinte ;
Que le Seistan surpris en frémissé de crainte.
Mes ordres sont donnés : déjà Chefs & Soldats
Attendent le signal pour marcher sur vos pas ;
Ils vous obéiront, Ali, comme à moi-même.

ALI, *d'un ton faux.*

Je saurai me servir de ce pouvoir suprême :

D

Vous verrez que le soin qui par vous m'est commis,
En de plus sûres mains ne peut être remis.

Je vais au même instant rassembler votre armée ;

Demain au point du jour elle sera formée ;

Et je cours chez les Chefs leur inspirer l'ardeur

Qui doit guider mon bras, & pénétrer mon cœur.

(Il donne un coup d'œil à Axiane.)

SCÈNE III.

AXIANE, NADIR, MORAD.

NADIR à Morad.

J'AIME à voir dans Ali ce courage & ce zèle !

(à Axiane.)

Et vous, Madame, & vous dont la haine cruelle

Aux plus affreux tourmens a dévoué mes jours,

Tantôt à vos transports laissant un libre cours,

Vous m'avez accablé de tout ce que la rage

Peut assembler d'affronts, de mépris & d'outrage.

Mais enfin votre cœur, s'il veut y réfléchir,

Trouvera des raisons pour se laisser fléchir.

Fille des Souverains, l'univers vous contemple ;

De la soumission vous lui devez l'exemple.

AXIANE.

Sans vouloir décider quel exemple je dois,

Sur mon fort, sur mes jours, exercez tous vos droits,

J'y fouscris : mais l'amour , libre en fon influence ,
 N'obéit point aux Rois , il brave leur puiffance ;
 Et feindre devant eux ce qu'on ne peut fentir ,
 C'est les trahir , Seigneur , & non leur obéir.

N A D I R.

Ah ! croyez-moi , malgré votre haine conftante ,
 Je fais un sûr moyen de remplir mon attente ;
 De vaincre vos refus je garde encor l'efpoir
 Si Mohammed fur vous conferve du pouvoir ;
 Si fon intérêt parle à votre âme attendrie ;
 Sur-tout fi vous aimez encor votre patrie ,
 Il ne vous refte plus qu'à fouhaiter nos nœuds
 Mais fi vous perfistez à rejeter mes vœux ,
 Aux portes de Dehly je puis encor paraître ;
 Pour la feconde fois je peux m'en rendre maître ;
 Et fi vous n'arrêtez mon bras victorieux ,
 Vous ne me verrez plus qu'un tyran furieux ;
 Tout deviendra l'objet de ma juftte vengeance :
 Oui , tout me répondra de votre réfiftance :
 Dehly noyé de fang , s'abîmant embrâfé ,
 Sous fon trône abattu votre père écrâfé ,
 Tels feront les excès où montera ma rage ;
 Ne vous en plaignez pas , ce fera votre ouvrage.

A X I A N E.

Sur le fort de Dehly j'ai verfé trop de pleurs
 Pour l'expofer encore à de nouveaux malheurs :
 L'intérêt de mon père eft le feul qui m'anime ;

Dij

Au bien de ma Patrie il faut une victime :
 Mon cœur, mon triste cœur, ne doit plus hésiter :
 Quoi qu'il en soit enfin, Seigneur, pour éviter
 Les maux dont votre bouche aujourd'hui me menace,
 Laissez-moi consulter ce qu'il faut que je fasse.
 Je vais, dans ce dessein, me soustraire à vos yeux,
 Demain, Seigneur, demain vous me connaîtrez mieux.

S C E N E I V.

N A D I R, M O R A D.

N A D I R.

Q U E L changement ! Morad ; & quel heureux présage !
 A peine le murmure a marqué son langage !
 Ah ! si du mien son cœur pouvoit se rapprocher !

(*avec chaleur.*)

O Ciel ! inspire-lui de se laisser toucher.
 Le bonheur de l'empire & le repos du monde
 Demandent qu'à mes vœux Axiane réponde.
 Si je pouvois m'en voir tranquille possesseur,
 Par elle les vertus renaîtraient dans mon cœur :
 Je jure à mon amour, si tu la rends sensible,
 De consoler la terre & la laisser paisible,
 D'adoucir de mon joug le fer ensanglanté,
 De n'imiter enfin de toi que la bonté
 Mais je vois cet objet des vengeances d'un père
 Qui traîne jusqu'à moi son horrible misère.

SCÈNE V.

NADIR, MIRZA, SELIM; MORAD

se retirant au fond du Théâtre.

MIRZA (à Sélim.)

J'ENTENDS sa voix ! Sélim, conduis-moi près de lui ;

Il me faut à ses pieds expirer aujourd'hui . . .

O vous qu'un malheureux n'ose nommer son père ,

Du moins en ce moment voyez-moi sans colère.

NADIR.

Eh bien ! que voulez-vous ?

MIRZA.

Ce que je veux ; Seigneur ! . . .

Vous parler , vous entendre , & mourir de douleur :

Mais d'abord à vos yeux prouver mon innocence ,

Peut-être à la pitié forcer votre vengeance.

NADIR.

Épargnez-moi plutôt d'inutiles discours.

MIRZA.

Un mot me suffira . . . Je viens sauver vos jours !

NADIR.

Mirza , que dites-vous ?

MIRZA.

Oui, Seigneur, on conspire ;

On veut vous arracher le jour avec l'Empire.

D iij

Il est près d'éclater ce complot odieux,

N A D I R,

D'où pouvez-vous savoir ce dessein furieux ?

M I R Z A,

Son auteur a pensé que mon âme irritée

A servir ses projets pourrait être portée ;

Il avait en mon nom séduit les Conjurés :

Cinq pour ce meurtre horrible étaient tout préparés,

J'ai paru devant eux ; & ma voix gémissante

Semblait déjà calmer leur fureur menaçante ,

Mais leur Chef courroucé m'a fait rentrer soudain :

Et je crains qu'en secret il n'arme encor leur main.

N A D I R,

Quel est l'audacieux que ce dessein anime ?

M I R Z A,

J'ai rempli mon devoir en révélant le crime ;

Mais ma bouche s'impose un silence éternel

Quand vous me demandez le nom du criminel.

N A D I R,

Si vous traitez le nom de son auteur infâme ,

Vous m'aurez vainement dévoilé cette trame :

Méconnaissant la main d'où le coup doit partir ,

De ses pièges cachés comment me garantir ?

M I R Z A,

Pour rendre le repos à votre âme alarmée ,

Seigneur , assurez-vous d'abord de votre armée ;

Soyez-en seul le Chef : ce glorieux emploi

Fait à la fois l'honneur & la garde d'un Roi ;

Souvent chez un sujet cette importante place
Le sollicite au crime en flattant son audace.

N A D I R (*vivement.*)

Ah ! par ces mots mes yeux à la fin sont ouverts.
Morad, qu'on cherche Ali; qu'il soit chargé de fers...

(*Morad sort.*)

Le traître ! ses grandeurs ont été mon ouvrage !
La plus honteuse mort deviendra son partage :
Je veux que ses tourmens puissent épouvanter
Quiconque à l'avenir prétendrait l'imiter.

M I R Z A.

Moi , Seigneur , j'ose ici vous demander sa grace ;
(*Il tombe à genoux un peu éloigné.*)

Daignez me l'accorder par ces pieds que j'embrasse.

N A D I R (*le regardant avec attendrissement , ensuite
l'embrassant avec transport.*)

Toi ! rester à mes pieds !... Viens dans mes bras, mon fils.

M I R Z A (*avec éclat.*)

Vous me rendez ce nom ! tous mes maux sont finis ;

Ils sont tous oubliés , j'ai retrouvé mon père !...

Mais enfin ce retour , cette faveur si chère ,

Sans le crime d'Ali je n'en jouirais pas ;

Je lui dois le bonheur d'être encor dans vos bras :

Ces instans sont trop purs pour que rien les altère ;

Laissez donc à ma voix fléchir votre colère :

Ne livrez pas mon cœur à l'éternel ennui

D'avoir causé la mort d'un parent, d'un ami :

Que ce jour fortuné s'achève sans alarmes ;

Div

Qu'à personne, Seigneur, il ne coûte de larmes ;
Et que de mon bonheur tous les cœurs soient heureux.

N A D I R.

Montre-moi pour Ali des soins moins généreux ;
Il osa t'accuser : ce fut sa bouche impure
Qui flétrit ta vertu du cri de l'imposture ;
Il fut de tous les deux le plus grand ennemi ,
Et je pourrais encor le laisser impuni !
On ne fait pas régner quand on épargne un traître ;
Trop de bonté, mon fils, tous les jours en fait naître.
Je suis las, à la fin, de voir tant de complots ;
J'ai répandu du sang ; j'en verserai des flots.

M I R Z A,

Laissez-moi dévoiler l'erreur qui vous égare :
Du sang de vos sujets montrez-vous plus avare ;
Pardonnez : j'ose ici faire entendre ma voix ;
Mais sur vous mes malheurs m'ont donné quelques droits,
Si vous voulez, Seigneur, que, par un sort propice,
De ces nombreux complots la source enfin tarisse,
Que ce bras quelquefois se laisse défarmer ;
Vous ne fûtes que craint, daignez vous faire aimer.
C'est par l'attrait touchant d'une sage clémence
Que l'on force les cœurs à la reconnaissance ;
L'inéxorable loi de la sévérité
Fait le malheur du Prince, & non sa sûreté.
Mais l'amour des sujets du Trône est la défense ;
C'est contre les complots la plus douce assurance,
Sur les Rois de l'Europe arrêtez un regard ;

Des cœurs de tout leur peuple ils se font un rempart :
 On les voit confondus dans une foule immense ;
 L'amour & le respect marquent seuls leur présence.
 Leur vue à leurs sujets n'inspire aucun effroi ;
 Ils ne se disent point , *cachons-nous , c'est le Roi !* (5)
 Mais vous , fiers Potentats de l'Asie enchaînée ,
 Lorsque vous vous montrez à la terre étonnée ,
 Vous semez devant vous une morne terreur.
 Dès que vous paraissez , l'avoueraï-je , Seigneur ,
 Des esclaves gagés par vos Ministres même ,
 Disent , *Vive Nadir* , mais tout bas on blasphème.
 Telle est la vérité , Seigneur , je vous la dois ;
 C'est le plus beau présent qu'on puisse faire aux Rois.

N A D I R.

J'en reçois la lumière avec reconnaissance ;
 Mais cesse pour Ali d'exciter ma clémence ...
 Dis-moi , dis-moi plutôt , par quels soins adoucir
 L'injustice du sort que je t'ai fait souffrir ?
 Quels que soient tes desirs , je suis près d'y souscrire :
 Parle , Mirza , veux-tu partager mon Empire ?

M I R Z A.

Mes vœux n'eurent jamais le Trône pour objet :
 Aimez-moi , plaignez-moi , je serai satisfait —

(*timidement.*)

Mais si l'effet cruel d'un supplice sévère
 A porté les regrets dans le sein de mon père ,
 J'oserai m'expliquer ... Dans l'excès du malheur
 Axiane toujours m'a conservé son cœur ;

A l'aspect effrayant de mon état horrible,
 Il s'est encor montré plus tendre & plus sensible...
 Ah ! si de notre hymen s'allumaient les flambeaux,
 Oui, Seigneur, je le sens, j'oublierais tous mes maux :
 Je fais trop qu'aujourd'hui, pour une âme vulgaire,
 J'aurais perdu le droit de l'aimer, de lui plaire ;
 Mais Axiane encor veut se laisser charmer :
 Et tant qu'il reste un cœur, on peut encore aimer.

N A D I R.

Axiane, dis-tu, consentirait peut-être...

(*à part.*)

Du trouble qu'il me cause à peine je suis maître...

(*haut.*)

Je voudrais... ton bonheur...

M I R Z A (*vivement.*)

Je n'attendais pas moins ;

Je reconnais mon père à ces généreux soins :
 Si son cœur se laissa surprendre à l'imposture,
 Il n'a point étouffé la voix de la Nature ;
 Dès qu'il peut l'écouter, l'intérêt de son fils,
 Sans délai, sans partage, occupe ses esprits.
 Hélas ! dans vos regards que ne puis-je encor lire,
 Et contempler ce front où la grandeur respire !
 Sans doute j'y verrais un présage flatteur.

N A D I R.

Crains plutôt de pouvoir pénétrer dans mon cœur.
 Ah ! si tu connaissais tous les maux qu'il éprouve,
 Dans quel affreux état ce cœur si fier se trouve ;

C'est alors que le tien, justement indigné,
 Devrait se repentir de m'avoir épargné.
 Je tremble de t'apprendre un coupable mystère.
 Que tu vas me haïr !

MIRZA (*avec exclamation.*)

Moi, vous haïr, mon père !
 Ah ! jamais, non jamais : vous me connaissez mal.

NADIR,

Je fus ton oppresseur ; je suis plus . . . ton rival.
 (Tu frémis, je le sens, & déjà tu m'abhorres :
 Je vois couler les pleurs qu'en secret tu dévores.)
 Oui, dans ce moment même où, pour sauver mes jours,
 Du fond de tes cachots tu viens à mon secours,
 J'ai voulu, dévoré par une ardeur funeste,
 Te ravir, t'arracher, le seul bien qui te reste . . .

MIRZA.

Je le savais, Seigneur ; mais vos jours en danger
 Étaient le seul objet auquel j'ai dû songer :
 Et quoiqu'à tous mes vœux vous devinssiez contraire ;
 Une voix me criait : *Mirza, sauve ton père,*
Sauve un si cher rival : écoute dans ce jour
Les droits de la Nature avant ceux de l'Amour :

NADIR.

Et c'est-là ce Mortel que, père impitoyable,
 Sur de faibles soupçons j'osai croire coupable !
 De combien de remords je me sens déchirer ! —
 Mais un dessein plus juste enfin vient m'inspirer :
 De l'effort inoui de ta vertu sublime,

Mirza, je ne veux pas que tu sois la victime :
 Ce que le monde entier n'aurait pas obtenu ,
 Quoi qu'il doive en coûter, je l'offre à ta vertu ;
 Je te rends Axiane, & je n'y puis survivre.

M I R Z A.

Calmez le désespoir où votre âme se livre.

N A D I R.

Mon fils, j'ai, quarante ans, vécu sans rien aimer ;
 Les grandeurs m'entouraient sans pouvoir me charmer ,
 Et mon cœur, égaré de victoire en victoire,
 En cherchant le bonheur ne trouva que la gloire.
 Enfin il arriva ce moment si fatal
 Où je vis Axiane, & devins ton rival.
 Depuis le premier jour où je le sentis naître ,
 Je combats ce penchant dont je ne suis plus maître ;
 Vois combien par l'amour mes sens sont captivés !
 C'est en vain que par toi mes jours seraient sauvés ;
 Leur durée odieuse est un présent funeste
 S'il faut sans Axiane en consumer le reste.
 Que cet Ali paraisse un poignard à la main ,
 Toi-même, en te vengeant, viens déchirer mon sein :
 Vous ne me verrez point contre vous me défendre ;
 J'abandonne ma vie à qui la voudra prendre.

M I R Z A.

Cruel ! pouvez-vous bien me tenir ce discours
 Quand mon soin le plus cher est de sauver vos jours.
 Mais si vous écoutez le transport qui vous guide ,
 Vous m'aurez donc rendu malgré moi parricide ,

De mon père & mon Roi j'aurai causé la mort,
Et l'innocence aussi connaîtra le remord !

N A D I R.

Ne te reproche rien ; laisse expirer ton père
Victime d'un amour qu'il n'a pu satisfaire.
Dans mon sein le desir est un feu dévorant
Que l'obstacle alimente & rend encor plus grand ;
Son ardeur, cette fois, est d'autant plus terrible
Qu'il n'avait jusqu'ici rien trouvé d'impossible :
L'Univers connaît trop que jamais un desir
Ne fut en vain conçu dans le cœur de Nadir.
Pour remplir les souhaits de mon âme obstinée
Mille fois j'ai forcé la Nature étonnée ;
J'ai suspendu son cours, j'ai renversé ses loix :
Les espaces, les tems s'aprochaient à ma voix, (6)
Je n'ai rien épargné, soins, travaux, vertu, crime ;
De mes desseins secrets toi-même fus victime ;
Et peut-être pourrais-je en mon jaloux transport,
D'Axiane elle-même un jour causer la mort :
Prévenons par la mienne un coup aussi barbare,
Terminons un amour dont la rage m'égare.
Pour la dernière fois, mon fils, embrasse-moi,
Vis avec Axiane, adieu, mon fils.

(Il le serre dans ses bras & s'éloigne.)

M I R Z A.

Eh ! quoi

Vous me quittez Seigneur ! ... arrêtez ... ah ! mon père,
(Il tombe à genoux, & lui tend les bras en suppliant.)

Cher auteur de mes jours , écoute ma prière ;
Arrête , & connaît-moi.

N A D I R (*revenant , & le relevant.*)

Mirza , que me veux-tu ?

M I R Z A .

Vous l'emportez enfin dans mon cœur combattu ,
Plus d'hymen , plus d'hymen . . . ce cruel sacrifice ,
C'en est fait , j'y consens . . . il faut qu'il s'accomplisse . . .
Je veux à la Princesse ici rendre sa foi :
Faites qu'elle paraisse un instant devant moi.

N A D I R .

Si tu peux te résoudre à cet effort insigne ,
Moi , si je l'acceptais , je m'en rendrais indigne :
Je connais trop l'Amour & son cruel pouvoir
Pour ne pas pressentir qu'un mortel désespoir
Serait bientôt pour toi le prix du sacrifice.

M I R Z A (*avec noblesse.*)

Eh bien , Seigneur , s'il faut qu'un de nous deux périsse ,
De pressans intérêts en décident le choix.
Tout l'Empire à genoux vous parle par ma voix ;
Contre les Potentats de Moscow , de Bizance ,
Si vous l'abandonnez , qui prendra sa défense ?
Pour assurer sa gloire , ainsi que son repos ,
Vivez , vivez , mon père , il lui faut un Héros.
De la Perse , sans vous , la splendeur est flétrie :
Moi , je n'ai plus qu'un cœur pour servir ma Patrie ;
Je l'offre , je l'immole , & je saurai du moins . . .

SCÈNE VI.

MORAD, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MORAD.

AH! Seigneur, pardonnez; Ali, malgré nos soins,
Déjà de son Palais avait su se soustraire.

NADIR.

En vain il se dérobe à ma juste colère :
Je veux ...

MORAD.

Vous ignorez encor les attentats :
Il a su s'attacher vos plus braves soldats ;
Dans le sein d'Ispahan la révolte est semée ,
Vers les murs du Serrail il fait marcher l'armée.

NADIR.

Le rang dont en ce jour j'ai voulu l'honorer ,
Avec plus de succès lui sert à conspirer ! ...
Mais je saurai bientôt réprimer tant d'audace ;
Les traîtres n'oseraient me regarder en face.
Allons, Morad, ce bras va décider mon sort ,
Et ce glaive sur eux fera voler la mort.

(Il sort le sabre à la main.)

Dieu puissant, pour courir au secours de mon père,
Dans mes yeux, un instant, fais rentrer la lumière !
Mais suivons-le, Selim, contre un trait meurtrier
Mon corps lui peut du moins servir de bouclier.

Fin du quatrième Acte.



 ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NADIR (*entrant en désordre & s'asséyant.*)

En bien ! c'est donc ici qu'il faut que je périsse ! . . .
 (*se relevant.*)

O fortune ! à la fin j'éprouve ton caprice !

Un seul revers détruit les plus nobles travaux ! . . .

(*marchant agité.*)

J'ai vu naître par-tout des ennemis nouveaux ;

Morad même , Morad que je crus si fidèle ,

Au milieu du combat a trahi ma querelle.

Ingrat ! que t'ai-je fait , & pourquoi me haïr ?

Mais tu m'as trop flatté pour ne me point trahir !

Malheureux que je suis ! dans ma grandeur suprême ,

Je n'ai pu m'attacher un seul être qui m'aime :

Axiane elle-même , animant les soldats ,

Semblait contre mon sein diriger tous leurs bras.

Deux fois pour me frapper elle s'est élancée ;

Deux fois-en frémissant ma main l'a repoussée :

J'ai même en ce désordre entendu quelques cris

Qui d'une horreur subite ont frappé mes esprits.

Je me suis trouvé seul , — fuyant , & sans escorte ;

A peine du Serrail j'ai pu fermer la porte :

E

Mais elle va céder à leurs coups réunis ...
 Mes crimes, je le sens, font près d'être punis !
 J'ai même cru tantôt, à travers un jour sombre,
 Avoir vu de Thamas vers moi s'avancer l'ombre :
 L'effroi m'a fait sentir son pouvoir inconnu,
 Et le sceptre, en mes mains à peine retenu,
 Semblait m'être arraché par un bras invisible.
 Plus Dieu tarde à fraper, plus le coup est terrible.
 Mais que vois-je ? ... mon fils s'efforce d'aprocher.
 Quel spectacle !

S C E N E I I.

N A D I R , M I R Z A (*se tenant à une coulisse.*)

M I R Z A.

ES T - C E toi, Selim ? ... j'entends marcher ;
 Quelqu'un a pénétré dans ce lieu solitaire :
 O , qui que vous foyez , parlez-moi de mon père,
 Est-il vainqueur ?

N A D I R. (*s'aprochant de lui.*)

Il est plus malheureux que toi :
 C'est le dernier instant, mon fils, où je te voi.
 Ali triomphe, à peine ai-je sauvé ma vie ;
 Mais sans doute ces lieux vont me la voir ravie.

M I R Z A.

Puisque son faible bras n'a pu vous secourir ,

Avec vous votre fils ne cherche qu'à mourir . . .
 Mais, grand Dieu! jusqu'à nous quels cris se font entendre!
 Mon cœur à ces accens puisses-tu te méprendre!

SCENE III.

NADIR, MIRZA, AXIANE *soutenue par Selim*
& deux femmes.

NADIR.

C'EST Axiane . . .

MIRZA.

O Ciel!

NADIR.

Qui d'un pas chancelant . . .
 Ses traits font tout fouillés de poussière & de sang! . . .
 Madame, avez-vous pu, parmi le bruit des armes,
 A l'horreur des combats exposer tant de charmes?

AXIANE.

Ah! ne m'approche pas, & laisse-moi mourir . . .

(*On la conduit près de Mirza.*)

Mirza, je viens te voir à mon dernier soupir.

MIRZA.

Quoi! c'est toi qu'en mes bras je soutiens expirante.
 Axiane! . . . dis-moi, trop malheureuse Amante,
 Quel monstre assez barbare a pu percer ton sein?

AXIANE.

De ton père à ce coup méconnais-tu la main? . . .

Eij

N A D I R.

Moi, Madame! jamais ma fureur égarée...

A X I A N E.

Souviens-toi du moment où ta garde entourée,
 Au lieu de te défendre en combattant Ali,
 A la voix de Morâd s'est jointe à son parti:
 C'est alors que ton fer m'a prise pour victime;
 J'expirais aussi-tôt sans Selim & Fatime.

M I R Z A (à Nadir.)

Quoi! près de vous livrer à cet excès d'horreur
 Vous n'avez pas senti tressaillir votre cœur!

N A D I R.

Axiane, croyez, par ce Ciel que j'atteste;
 Que ce coup de ma main tout mon cœur le déteste...

A X I A N E (grand bruit.)

Ah! j'entends mes vengeurs! le Ciel va te punir.

S C E N E I V.

NADIR, MIRZA, AXIANE, ALI *entrant avec
 précipitation au second vers, avec des Soldats.*

N A D I R.

Eh bien! soit, j'y consens, mais avant de périr
 Je saurai m'immoler encor quelque victime.

(*Il se met en défense.*)

Traîtres, aprochez donc; consommez votre crime,

Venez assassiner celui dont la valeur
 Vous guida si long-tems dans les champs de l'honneur,
 Venez, je vous attends.

ALI (*fait un pas pour avancer, suivi des soldats.*)

Frapons.

MIRZA.

Qu'allez-vous faire ?

(*Il se précipite entre Nadir & Ali.*)

Marchez donc sur le fils pour aller jusqu'au père.

(*Les soldats reculent.*)

NADIR (*le relève de la main gauche,
 & le range à côté de lui.*)

Mirza, relève-toi.

ALI (*voyant les soldats interdits.*)

Lâches, vous frémissez!

Dans vos tremblantes mains vos glaives sont baissés!

NADIR.

Traîtres ! que d'entre vous le plus hardi s'avance!

Je ne veux, contre tous, que ce bras pour défense.

UN DES SOLDATS (*à genoux.*)

Nadir, vois le pouvoir qu'a sur nous ton aspect.

Nous tombons à tes pieds, de crainte & de respect:

Tel est donc d'un grand Roi le sacré caractère,

Qu'à l'instant de fraper il faut qu'on le révère!

Daigne nous pardonner, & , désormais soumis,

Nos bras se tourneront contre tes ennemis.

NADIR (*avec fierté.*)

Puisqu'un prompt repentir succède à votre audace,

Relevez vous ; guerriers , votre Roi vous fait grace . . .
Et toi , perfide Ali , vil calomniateur ,
Rends-moi , rends-moi mon fils qu'a perdu ta fureur !

A X I A N E.

Quoi ! Mirza ! ton malheur est son infâme ouvrage !

M I R Z A.

Il nous a tous trahis.

N A D I R (à Ali.)

Par quel excès de rage . . . ?

A L I.

Peux-tu le demander , quand je suis de ton sang ?
Nadir , j'eus , comme toi , la soif du premier rang ,
Sans le même bonheur , j'avais la même audace ,
Par les mêmes degrés je montais à ta place ,
Et ton exemple seul m'instruisait aux forfaits.
Mais puisque ta fortune a trahi mes projets ,
Tu peux , au lieu du sceptre où je devais prétendre ,
M'envoyer tes bourreaux , & je vais les attendre.

N A D I R.

Qu'il périsse à l'instant ! (*les soldats courent après Ali.*)

S C È N E V.

N A D I R , M I R Z A , A X I A N E.

A X I A N E.

N A D I R , j'ouvre les yeux ;
Puisque tu fus trompé par ce monstre odieux ,

La pitié dans mon cœur vient remplacer la haine :
 J'abjure un attentat dont je porte la peine.
 Je te pardonne tout , dès que tu plains ton fils,
 Et je meurs sans horreur , vous laissant réunis.
 Mirza , viens recevoir mon ame fugitive . . .

(*Mirza s'approche à l'aide de Selim.*)

Je sens qu'auprès de toi ma douleur est moins vive.

M I R Z A.

Eh ! quoi ! c'en est donc fait !

A X I A N E.

Le voile de la mort

Va s'étendre sur moi . . . Par un dernier effort ,
 Cher amant . . . cher époux , ma main saisit la tienne . . .
 Adieu . . . c'est pour jamais . . . Mirza , qu'il te souvienne
 D'une jeune Princesse . . . & d'un cœur dont l'amour
 Ne cessa . . . qu'à l'instant . . . qui la ravit au jour.

(*Les femmes la reculent un pas.*)

M I R Z A.

Axiane , attends-moi , ton amant va te suivre ,
 Axiane . . . un moment voudrait-il te survivre ? . . .

(*Il étend les bras.*)

Mais , je ne la sens plus ! Eh quoi , cœurs inhumains ,
 Vous osez l'arracher à mes tremblantes mains !

(*Il la retrouve.*)

Rendez-la moi , cruels . . . Est-ce elle que je touche ?
 Ciel ! un soupir encore est sorti de sa bouche ,
 Son sang vient de couler , il inonde ma main ,
 Mon père , mes amis , peut-être . . .

E iv

NADIR,

NADIR.

Ah ! c'est en vain ,
 La pâleur de la mort sur tous ses traits s'imprime,
 Elle n'est déjà plus. Eloignez-la, Fatime,
 (*On l'entraîne dans la coulisse.*)

SCENE DERNIERE.

NADIR, MIRZA.

MIRZA (*à Nadir vivement.*)

PERMETTEZ-MOI du moins d'expirer dans ses bras ;
 Près d'elle , cher Selim , daigne guider mes pas.
 (*Selim avance.*)

NADIR,

Non , non , arrachez-le de cet objet funeste.

MIRZA

(*retenu par Selim , se tourne vers Nadir.*)

Vous voulez me priver du seul bien qui me reste !
 Vous ! mon père ! ... barbare !, .. en cet instant d'horreur
 Un mouvement affreux s'éleve dans mon cœur ;
 Vous y forcez enfin le respect à se taire :
 Je suis près d'oublier que vous fûtes mon père ;
 Ce nom est à présent remplacé dans mon sein
 Par celui d'opresseur , par celui d'assassin ...
 Qu'ai-je dit ! pardonnez , ce dernier coup m'accable ;
 Vous m'avez su réduire à devenir coupable :

ACTE V.

Mais mon cœur égaré n'écouta ce transport
Que pour mieux vous contraindre à me donner la mort
Frapez, frapez enfin : en terminant ma vie
C'est réparer les maux dont vous l'avez remplie.
Ou si vous balancez à répandre mon sang,
Rendez-moi donc un fer, que j'en perce mon flanc.

N A D I R.

Qu'à ce funeste sort ton âme plus soumise . . .

M I R Z A.

*(Il se jette dans les bras de Selim, trouve son poignard ,
l'arrache, & s'éloigne.)*

Quoi ! vous me refusez . . . ! Le Ciel me favorise.

N A D I R.

Arrête.

M I R Z A.

(Il écarte Selim de la main gauche, & se tue.)

Laissez-moi . . . j'ai fini mes malheurs.

N A D I R

(voulant l'empêcher, mais trop tard.)

Mirza !

M I R Z A

*(sentant la main de son père, la porte à sa bouche,
& tombe.)*

Mon père ! adieu : je vous aime & je meurs.

N A D I R.

Mon fils ! . . . Ciel ! il expire ! . . . & moi je vis encore !

Moi ! monstre forcené que l'Univers abhorre ,

Je vis ! & l'on dirait que l'Ange de la mort

N'ose approcher ma tête, & respecte mon sort...
 Axiane ! Mirza ! voilà donc mes victimes !
 Voilà donc les seuls fruits que m'ont produit mes crimes !
 Et vous, Nature, Amour, chez les autres mortels
 Vous conservez du moins vos titres solennels :
 Moi, j'ai tout violé ! j'immole ce que j'aime,
 Mes parricides mains ont frappé mon fils même !
 Il ne me reste plus qu'à déchirer mon flanc ! ...
 Je sens que je deviens avide de mon sang :
 J'aurai quelque plaisir à le verser moi-même ! ...
 Déploie enfin sur moi ta justice suprême,
 Ciel vengeur ! à ma mort, non, ne la borne pas,
 Etends-en la rigueur par-delà mon trépas,
 Par des signes affreux, manifeste à la Terre
 Quels tourmens inouïs me garde ta colère.
 Puisse une plaie horrible ouverte dans mon flanc, (7)
 Pendant un siècle entier donner encor du sang !
 Ispahan, que je sente aux pieds de tes murailles
 Cent vautours acharnés disputer mes entrailles !
 Que dans aucun endroit mon cadavre inhumé,
 Dans le séjour des morts ne repose enfermé !
 Que la sainte Mosquée à son abord se fouille !
 Que cent fois mon tombeau vomisse ma dépouille !
 Et que l'on dise un jour que ce fameux Nadir,
 Dont l'avide fureur voulut tout envahir,
 N'a pas même gardé de conquêtes sans nombre
 Le plus léger espace où pût dormir son ombre !
 Tel est le sort cruel que j'invoque sur moi.

(*Il tire son poignard.*) (*Il veut se frapper, & s'arrête.*)
Hâtons-le ... c'en est fait ... Que vois-je ! ... C'est mon Roi !
C'est Thamas ! .. Que veux-tu ? ... Fuis, spectre épouvantable :
Tu demandes ton fils que ma rage exécration
Immola ! ... Va , Thamas , ne me reproche rien ,
Regarde , ma fureur a fait périr le mien ...
Tu te jettes sur lui , cruel ! ... tes mains sanglantes
Arrachent à mes yeux ses entrailles fumantes ! ...
Laisse un fils innocent , & te venge sur moi ,

(*Il se tue.*) (*Il déchire ses vêtemens , & l'on voit le
sang sortir de la plaie.*)

Tiens ... voilà tout mon sang , Thamas , abreuve-toi ;

(*Il chancelle, & dit en tombant appuyé sur une main :* }

Et vous , Usurpateurs des Trônes de vos Maîtres ,
Voyez quel est le sort que le Ciel garde aux traîtres !

F I N.

NOTES HISTORIQUES

SUR NADIR

O U

THAMAS-KOULI-KAN, ROI DE PERSE.

LA vie de Nadir, plus fameux sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, n'a été long-tems connue en Europe que très imparfaitement. Tandis que par ses exploits qui lui mirent la Couronne de Perse sur la tête, il faisait trembler l'Asie, on débitait beaucoup de fables sur sa naissance, & sur sa personne. Une famille de Bourgogne le réclama comme son parent; la ville de Bayonne fut quelque tems dans l'opinion que cet homme étonnant avait reçu le jour dans son enceinte.

Deux Histoires de Thamas-Kouli-Kan, échappées aux presses Hollandaises accréditèrent ces erreurs & beaucoup d'autres.

Le Roi de Danemark a fait traduire en Anglais un manuscrit Persan, intitulé *Histoire de Nader-Shah*; mais c'est l'ouvrage d'un courtisan flatteur, & beaucoup de faits y sont altérés.

On trouve quelques traits relatifs à Thamas-Kouli-Kan épars dans les *Lettres édifiantes*, & dans un essai sur les troubles de Perse & de Géorgie, par M. *Peyssonel*: mais la source la plus pure & la plus féconde dans laquelle on doit puiser, c'est, sans contredit, l'excellent ouvrage de M. Hanway, qui a joint au Journal de ses Voyages d'Asie une Histoire très étendue des révolutions de Perse. C'est cet Auteur que devaient consulter tous ceux qui ont trouvé beaucoup plus commode de critiquer des vers relatifs aux traits historiques

NOTES HISTORIQUES. 77

qu'ils ignoraient , que de chercher à s'en instruire ; alors ils auraient pu juger du mérite de l'application , & ne point se donner le ridicule de condamner ce qu'ils n'entendent pas.

Cependant j'avoue que je me suis quelquefois écarté de ce guide , & que j'ai préféré en plusieurs endroits , pour la contexture de ma Tragédie , quelques détails de la vie & de la mort de Thamas-Kouli-Kan , mais qui n'ont pas l'authenticité du récit d'Hanway. Je vais rétablir ici les faits tels qu'ils se sont passés : on distinguera aisément ce que j'ai changé pour augmenter l'intérêt de mes personnages , & l'on voudra bien se souvenir qu'un Auteur tragique n'est pas obligé à la stricte vérité comme un Historien.

Nadir naquit en 1688 , de la Tribu de Kirklou , une des plus considérables Tribus des Afgars , & de la race des Turcmans : cette Tribu habitait vers la source de la fontaine Meiab , près de Mésched & de Mérou.

Toutes les richesses de cette Tribu consistaient en troupeaux ; elle vivait de chasse ; en sorte qu'elle habitait sous des tentes en été ; & l'hiver se retirait à Dérégez & à Destegerd , deux petites villes , dont la dernière était une espèce de place forte où commandait le père de Nadir. Ce nom , qui signifie *le merveilleux* , lui fut donné , selon quelques Mémoires particuliers , à cause des singularités qui accompagnèrent sa naissance ; il vint au monde avec toutes les dents , & une tache de sang sur le bras droit qui lui prenoit depuis le coude jusqu'à la première jointure des doigts. Il avait coutume , lorsqu'il combattait , de retrousser sa manche jusqu'à l'épaule , & ce bras nerveux & rouge annonçait la mort qu'il ne manquait jamais de donner : il tua de sa main , en différens combats , cent trente-sept hommes. La Nature l'avait doué d'une force de corps extraordinaire : il avait six pieds deux pouces de haut ; son regard était terrible , & le son de sa voix imposant.

A peine âgé de dix-sept ans il s'enfuit de chez son père ; & lui enleva cinq mille moutons qu'il vendit pour lever une troupe de trois à quatre cents hommes avec lesquels il exerça plusieurs brigandages.

Il épousa , par ambition , en 1715 , la fille de Alibeg , un des principaux Afchards ; ce qui lui attachâ cette Nation & les Kiurdes.

Il eut pour premier fils Riza-Kulli-Mirza le 3 Février 1718.

Sa troupe avait insensiblement grossi ; il s'était signalé dans plusieurs petits combats qu'il avait livrés aux Afgards : il s'empara de Kerat , près du désert , & la fortifia.

En 1726 , après la mort de son père , il voulut s'emparer de Dérégez & de Destegerd ; sa patrie : la Tribu se souleva ; il rasa les deux villes , & détruisit la Tribu presque entière. Il n'épargna pas ses oncles Melek-Mahmoud & Ishaak , & fit arracher les yeux & couper les oreilles aux Commandans des Kiurdes & des Afchards dont il soupçonnait la fidélité.

La Perse était alors en proie à des divisions intestines qui rendaient chaque Province indépendante ; le faible Gouvernement des Hussein avait livré Ispahan même à un Chef des Afgards nommé Mahmoud , auquel succéda Escheref ; & Shah-Thamas , le Roi légitime , se trouvait errant dans son Empire , ayant à peine conservé une ou deux Provinces.

Ce fut alors que Nadir conçut les plus grands desseins Il rassembla cinq à six mille hommes de troupes choisies , & , avec ce corps , fut trouver Shah-Thamas ; & lui offrit ses services. Shah-Thamas le regarda comme un appui précieux , & l'incorpora dans son armée. Nadir , pour mieux cacher l'ambition qui le dévorait , affecta le plus grand dévouement aux intérêts de ce Roi faible & malheureux ; il lui demanda , comme une faveur particulière , de lui permettre de se nommer *Thamas-Kouli-Kan* , c'est à-dire le Chef-esclave-de-Thamas.

Le Roi , trompé par toutes ces démonstrations d'attachement , lui accorda la plus grande confiance , & au bout de quelques mois le nomma Généralissime de son armée.

Il justifia par de grands succès l'opinion qu'on avait de ses talens guerriers ; Shah-Thamas rentra dans Ispahan le 20 Décembre 1728 : Escheref fut tué l'année suivante , & Shah-Thamas demeura seul compétiteur au Trône.

Cependant Nadir ne perdit point de vue son projet. Il fit accuser injustement Ismael , frère de Shah-Thamas , d'une conspiration , & ce malheureux Prince eut la tête tranchée par ordre de Shah-Thamas. En 1730 il était parvenu en un tel degré de puissance , qu'il obligea le Roi à consentir que sa sœur Farima-Begun fût fiancée à son fils Riza-Kuli-Mirza.

Shah-Thamas s'aperçut enfin que son ami était devenu son maître ; & , pour lui ôter un pouvoir dont il abusait , il fit inopinément la paix avec les Turcs , afin que Nadir n'eût aucun prétexte de demeurer en armes , espérant en outre qu'aussi-tôt que ces troupes seraient licenciées il lui serait facile de s'assurer de sa personne , & de punir un sujet ambitieux qui avait déjà plus d'une fois fait éclater les desseins secrets qu'il méditait.

Mais Nadir était trop adroit pour donner ainsi dans le piège ; au lieu d'obéir aux ordres de l'Empereur , il vola à Ispahan avec son armée , & , dans la surprise que son arrivée imprévue causa , il se rendit maître de la personne de Shah - Thamas , le déposa de son autorité , & mit le diadème sur la tête de Abbas , son fils , âgé de huit mois. Il assigna la forteresse de Sebzwar , dans le Korassan , pour la prison de Shah-Thamas. La ville de Kasvin fut destinée à être la demeure du jeune Empereur. Cet événement arriva le 26 Août 1731 ,

Nadir régna sous le nom de cet enfant jusqu'en 1735 ; & après avoir soumis la Perse entière, Province par Province,

Il résolut de se débarrasser de ce fantôme de Roi, qui, quoiqu'il en eût lui-même toute la puissance, le rendait encore jaloux du nom. A cet effet, il convoqua tous les Grands de l'Empire dans la plaine de Mogan, où il campait avec son armée, & là, après avoir fait faire une discussion de leurs droits d'élection toute à son avantage, il se fit proclamer Empereur.

N'ayant plus d'ennemis à combattre au-dedans du Royaume, cet homme, qui semblait ne craindre que le repos, entreprit la conquête de l'Indostan; une des plus mémorables & des plus rapides dont l'Histoire fasse mention.

Mohammed-Nosraddin régnait alors à Dehli. C'était un Prince faible qui se trouva accablé par ce torrent que rien n'avait pu arrêter dans sa marche; Nadir était entré à Dehli en Conquérant à la fin de Février 1738, étant parti d'Ispahan le 6 Octobre 1737.

Mohammed lui remit sa couronne & tous les attributs de sa Royauté; & Nadir ne songeait qu'à lever les plus fortes contributions sur les sujets du Mogol: mais le 10 Mars il eut avis qu'on se disposait à l'attaquer dans le Palais même de Mohammed. Cette nouvelle le mit en fureur, & ses troupes firent main-basse sur tous les habitans de Dehli indistinctement, depuis la rue Agemire jusqu'à la grande Mosquée de Roysin Aldoutet. Enfin il se laissa fléchir, & après six heures de carnage, il envoya l'ordre de le cesser. Les Historiens qui ont porté ce massacre au plus bas, disent que cent vingt mille hommes y périrent.

Nadir ne pensa plus qu'à quitter Dehli; il fit venir Mohammed en sa présence le premier de Mai, lui rendit sa couronne, lui imposa un tribut, &, après lui avoir enlevé tous ses trésors, dont, sur-tout le superbe Trône du Pan qui faisait la merveille de l'Indostan, il quitta Dehli au commencement de Mai, traînant à sa suite deux jeunes Princesses, dont

dont l'une était petite-fille d'Aureng-Zeb , & l'autre fille de Mohammed lui-même.

Nadir était très superstitieux , & fort ignorant ; il n'apprit à lire qu'à trente-deux ans , en s'en revenant de son expédition de l'Indostan. Il passa en 1739 à Mesched , regardée comme une Terre sainte par la secte de Giafar, ou des Sunnites dont Nadir était. Il y donna une lampe superbe à la Mosquée, & marqua cet endroit comme le lieu de sa sépulture.

En 1741 un Afgar , ou un Tartare , lui tira un coup de fusil comme il passait dans la forêt d'Olad : la bride de son cheval fut coupée par la balle, & ce misérable s'enfonça dans le bois. Cependant Riza-Kuli-Mirza , alors âgé de 26 ans, fut accusé d'être l'auteur de cet assassinat ; & Ali lui-même , le neveu de Nadir, parut avoir trempé dans ce complot : cependant il trouva moyen de se justifier , & tout le crime retomba sur Mirza qui était alors dans son Gouvernement de Maschaad.

Nadir qui l'aimait beaucoup à cause de sa bravoure , & le regardant comme l'héritier d'un Empire qui lui avait coûté tant de soins , lui fit dire de venir se justifier , ou de compter sur sa clémence. Mirza lui répondit qu'il n'était pas coupable , & que sans doute son intention était de le faire périr. Sa lettre conçue dans des termes injurieux irrita son père qui l'envoya arrêter & lui fit crever les yeux. On le renferma ensuite dans la forteresse de Kelat , où Ali le fit tuer après la mort de Nadir.

C'est cette lettre de Mirza qui fut cause de son malheur , & c'est ce fait que j'ai voulu indiquer , lorsque j'ai fait dire à Nadir en parlant à Ali son neveu.

Imite de Mirza la valeur , sans l'orgueil ;
De toutes ses vertus ce vice fut l'écueil.

J'ai cependant été accusé de n'avoir mis là ces deux vers

que pour faire nombre ; & c'est ainsi que les mal-intentionnés jugent.

Nadir signala encore son règne par une guerre contre les Turcs , mais le supplice de son fils revenait de tems en tems à son souvenir ; il devint depuis cette époque , soupçonneux , & même furieux ; il consulta plusieurs Astrologues sur son sort , & cependant il ne put éviter la fin tragique qui l'attendait.

Les habitans de Fars , de Benader & du Seistan s'étant révoltés , Ali se joignit à eux , & Nadir partit d'Ispahan pour aller le combattre.

Le 8 Juin 1747 , & non le 20 comme le disent les Lettres édifiantes , ayant joint son armée dans la plaine de Soltan-Meidan , où elle était campée , & s'étant retiré dans sa tente pour prendre du repos , Saleg , Colonel de la Garde des Afgars , gagné par Ali , accompagné de quatre Conjurés , pénétra dans sa tente , où ayant aperçu une vieille esclave qui jeta des cris , ils la tuèrent aussi-tôt.

Nadir , qui était couché avec la fille de Mohammed dont il était devenu éperdûment amoureux , entendant du bruit , se leva , & apercevant Saleg , lui demanda ce qu'il voulait à cette heure. Saleg lui répondit par un coup de sabre sur le col. Nadir s'élançant aussi-tôt dans l'intérieur de sa tente saisit son sabre , & quoique blessé tua deux des cinq conjurés : ensuite il voulut sortir de sa tente , mais s'étant embarrassé un pied dans les cordes , il tomba , & Saleg lui porta un second coup mortel , ensuite il lui coupa la tête. Ainsi se termina le sort de l'homme le plus étonnant que l'Asie ait produit dans ce siècle.

Ali qui lui succéda , ne profita de son crime que peu de tems ; au bout de 18 mois il fut détrôné & aveuglé par son propre frère , qui ne régna lui-même que 8 mois , & laissa le Trône à Sha-Ruck-Mirza , fils de Riza-Kuli-Mirza ,

HISTORIQUES.

qui, après avoir été détrôné & aveuglé par Seïd, fut ensuite remplacé sur le Trône par Alikan Gélair, & a régné sept ou huit ans, quoiqu'aveugle.

(1) Tels sont les souvenirs présens à ma pensée.

Ce que nous venons de dire de la conquête du Mogol nous dispense d'aucune explication pour les vers qui précèdent celui-ci.

(2) M'apprit en le flattant à conjurer sa perte.

On peut se rappeler ce que j'ai dit plus haut, que Nadir prit le nom d'Esclave du Roi pour mieux lui marquer sa soumission.

(3) Maudire encor le jour où m'enfanta ma mere.

La vengeance que Nadir exerça contre sa Tribu dut être un objet éternel de ses remords.

(4) Tiens, Morad, en voilà sur cette main tracé.

Le fait auquel j'ai voulu ici faire allusion n'est pas très avéré, & je ne l'ai su que par tradition; mais il m'a donné un effet que le sieur La Rive, qui joue supérieurement tout ce rôle, a rendu d'une manière qui ferait bien regretter que je n'en eusse pas fait usage.

(5) Ils ne se disent point: *Cachons-nous, c'est le Roi!*

Nadir fut long-tems indisposé contre les habitans d'Ispahan qui restèrent en secret attachés à Shah-Thamas; & dans les premières années de son usurpation, il ne sortait jamais dans les rues qu'accompagné d'une garde nombreuse, qui fermait par-tout l'éfroi, & on fermait ordinairement les portes des maisons lorsqu'on annonçait son passage.

84 NOTES HISTORIQUES.

(6) Les espaces, les tems s'approchaient à ma voix.

Personne n'avait plus de droit de dire ce vers que Nadir : il se rendit d'Ispahan à Dehly, avec une armée de 80 mille hommes, en moins de tems qu'il n'en aurait fallu à un simple voyageur.

(7) Puisse une plaie horrible ouverte dans mon flanc

Ce souhait a pu être fait par l'homme le plus sanguinaire qui ait existé ; & sur la Scène, il faut oublier, qui écoute pour regarder seulement qui parle. Si l'imprécation de Nadir sur lui-même paraît trop forte pour les Spectateurs, elle n'en est pas moins dans le caractère de Nadir, & ce vers

Que cent fois mon tombeau vomisse ma dépouille

a en outre, pour lui servir de passeport, une tradition qui subsistera long-tems. en Perse. On prétendait que le corps de Nadir ayant été porté à la Mosquée de Mesched, les portes se fermèrent d'elles-mêmes à son approche, que l'on déposa son cercueil dans le cimetière, & que tous les matins on trouvait son cadavre sorti ; en sorte que les Prêtres de la Mosquée furent obligés de faire dresser des poteaux devant la porte, & y suspendirent le tombeau avec des chaînes de fer. On va l'y voir encore, soit par curiosité, soit par vénération pour la mémoire d'un homme que je crois avoir assez fidèlement peint dans quelques endroits.

F I N.

fourni le Suppl.

NOUVEAU V^e ACTE. *

S C E N E I.

NADIR (*entrant en désordre, & s'asseyant.*)

Eh bien ! c'est donc ici qu'il faut que je périsse ! . . .

(*se relevant.*)

O Fortune ! à la fin j'éprouve ton caprice !

Un seul revers détruit les plus nobles travaux ! . . .

(*marchant agité.*)

J'ai vu naître par-tout des ennemis nouveaux ;

Morad même, Morad que je crus si fidèle,

Au milieu du combat a trahi ma querelle.

Ingrat ! que t'ai-je fait ? & pourquoi me haïr ?

Mais tu m'as trop flatté pour ne me point trahir !

Malheureux que je suis ! dans ma grandeur suprême,

Je n'ai pu m'attacher un seul être qui m'aime :

Axiane elle-même, animant les soldats,

Semblait contre mon sein diriger tous leurs bras :

Je me suis trouvé seul, — fuyant, & sans escorte ;

A peine du Serrail j'ai pu gagner la porte :

Afyle trop peu sûr contre tant d'ennemis !

* La onzième représentation de Thâmas-Kouli-Kan ayant été retardée quelques jours par l'indisposition d'un Acteur, l'Auteur a profité du peu de tems que cette courte interruption lui a donné, pour faire à cette Tragédie un nouveau cinquième Acte, où, abandonnant l'exactitude du fait historique, il remplace la catastrophe sanglante par un dénouement heureux. C'est au tems à décider lequel des deux Actes restera au Théâtre. Mais M. D. B. y trouve du moins, dès-à-présent, l'avantage de prouver qu'il se fera toujours un devoir & un plaisir de se conformer aux avis dictés par la bienveillance.

Mes crimes, je le sens, sont près d'être punis !
 J'ai même cru tantôt, à travers un jour sombre,
 Avoir vu de Thamas vers moi s'avancer l'ombre :

(*Avançant sur lui.*)

Ciel ! je le vois encore ! ... Eh bien ! que me veux-tu ?
 N'es-tu pas satisfait, Thamas ? je suis vaincu !
 Laisse-moi ! laisse-moi ! Fuis, spectre épouvantable ;
 Va m'attendre aux enfers ... Dans l'horreur qui m'accable
 Il ne me reste plus qu'à déchirer mon flanc ! ...
 Je sens que je deviens avide de mon sang :
 J'aurai quelque plaisir à le verser moi-même ! ...

(*Il met la main sur son poignard.*)

C'en est fait ; de mes jours hâtons l'heure suprême ...
 Mais, d'un nouvel effroi tous mes sens sont saisis ! ...
 Quand je ne serai plus, que deviendra mon fils ?
 Hélas ! aux mains d'Ali mon injuste vengeance
 Va donc après ma mort le livrer sans défense !
 Et moi-même aujourd'hui je ne succombais pas
 S'il eût pu me servir de l'effort de son bras !
 Je sens trop tard qu'un père, en sa vengeance extrême,
 Quand il frappe son fils, se frappe aussi lui-même ...
 Qui s'avance ? ... Axiane ! ...

S C E N E I I.

A X I A N E *accourant*, N A D I R.

N A D I R (*avec indignation.*)

E H quoi ! jusqu'en ces lieux
 De ma mort vous cherchez à repaître vos yeux ?

AXIANE (*vivement.*)

Qu'un soin bien différent auprès de vous me guide !
 J'accours sauver Mirza des fureurs d'un perfide ,
 Ou mourir avec lui. Ce monstre , cet Ali ,
 Par le traître Morad tout-à-coup enhardi ,
 S'est fait proclamer Roi. Déjà sa barbarie
 A proscrit de Mirza la languissante vie.
 S'il sort de ce Serrail sans doute il va périr.

NADIR.

Dans ce fatal instant comment le secourir ?

AXIANE (*avec un cri de joie.*)

Je le vois . . .

SCENE III.

NADIR, MIRZA, AXIANE, SELIM.

AXIANE (*courant à lui, & le prenant par la main.*)

RECONNAIS une main qui t'est chère.

MIRZA.

Ah ! Madame ! . . . avant tout parlez-moi de mon père.
 Est-il vainqueur ?

NADIR.

Il est accablé par le fort :

Il ne nous reste plus à tous deux que la mort ;
 Et le Ciel m'est témoin que mon âme invincible ,
 A son dernier instant demeurée inflexible ,
 N'eût pas d'un seul soupir avili mon trépas ,
 Si celui de mon fils ne l'accompagnait pas.

A ij

N A D I R,

M I R Z A.

O trop tendre retour de l'amitié d'un père !

A X I A N E (*avec une surprise mêlée de joie.*)

Quoi ! vous , son oppresseur , vous plaignez sa misère !

N A D I R.

Je fus trompé , Madame , & c'est le sort des Rois.

Mais de son innocencé en écoutant la voix ,

J'ai frémi des effets d'une affreuse imposture ;

Mon ame s'est ouverte au cri de la Nature ,

Je n'aurais souhaité de revenir vainqueur

Que pour faire à Mirza retrouver le bonheur ,

Et , joignant à jamais sa main avec la vôtre ,

Peut-être vous contraindre à m'aimer l'un & l'autre.

M I R Z A.

Qu'entends-je ?

A X I A N E.

Qu'ai-je fait ? quoi ! vous auriez permis... !

Et j'ai pu me ranger parmi vos ennemis !

Et j'ai pu , dans l'excès d'une imprudente rage ,

Moi-même par ma voix exciter leur courage !

Et jouet d'un perfide , ardente à conspirer ,

Détruire mon bonheur en croyant l'affurer !

Punissez-moi , Seigneur ! & que ma mort expie ...

N A D I R.

Non , c'est moi qui bientôt vais vous donner ma vie ...

M I R Z A.

Ah ! mon père , avec vous votre fils veut mourir.

SCENE IV.

NADIR, MIRZA, AXIANE, ALI *entrant avec précipitation au second vers, avec des Soldats.*

NADIR (*prenant son sabre.*)

Je les entends...

AXIANE.

Ah ! Ciel !

NADIR.

Mais avant de périr

Je saurai m'immoler encor quelque victime.

(*Il se met en défense.*)

Traîtres, approchez donc ; consommez votre crime,

Venez assassiner celui dont la valeur

Vous guida si long-tems dans les champs de l'honneur ;

Venez, je vous attends.

ALI (*fait un pas pour avancer, suivi des soldats.*)

Frapons.

MIRZA.

Qu'allez-vous faire ?

(*Il se précipite entre Nadir & Ali.*)

Marchez donc sur le fils pour aller jusqu'au père.

(*Les soldats reculent.*)

NADIR (*le relève de la main gauche,*

& le range à côté de lui.)

Mirza, relève-toi.

ALI (*voyant les soldats interdits.*)

Lâches, vous frémissez !

Dans vos tremblantes mains vos glaives sont baissés !

N A D I R.

Traîtres ! que d'entre vous le plus hardi s'avance !
Je ne veux , contre tous , que ce bras pour défense.

U N D E S S O L D A T S (*à genoux.*)

Nadir , vois le pouvoir qu'a sur nous ton aspect.
Nous tombons à tes pieds , de crainte & de respect :
Tel est donc d'un grand Roi le sacré caractère ,
Qu'à l'instant de fraper il faut qu'on le révère !
Daigne nous pardonner ; & , désormais soumis ,
Nos bras se tourneront contre tes ennemis.

N A D I R (*avec fierté.*)

Puisqu'un prompt repentir succède à votre audace ,
Relevez-vous , guerriers , votre Roi vous fait grace . . .
Et toi , perfide Ali , vil calomniateur ,
Rends-moi , rends-moi mon fils qu'a perdu ta fureur !
Lève les yeux , cruel ! contemple ton ouvrage ;
Et dis-moi quel motif pût animer ta rage.

A L I.

Peux-tu le demander , quand je suis de ton sang ?
Nadir , j'eus , comme toi , la soif du premier rang ;
Sans le même bonheur , j'avais la même audace ,
Par les mêmes degrés je montais à ta place ,
Et ton exemple seul m'instruisait aux forfaits.
Mais puisque ta fortune a trahi mes projets ,
Tu peux , au lieu du sceptre où je devais prétendre ,
M'envoyer tes bourreaux , & je vais les attendre.

N A D I R.

Que sa tête à l'instant tombe sur l'échafaud.

SCENE DERNIERE.

NADIR, AXIANE, MIRZA.

MIRZA.

Quoi ! son sang coulerait sous la main d'un bourreau !
 Grace au Ciel ! votre fils fût sa seule victime,
 Sur moi seul est tombé tout l'effort de son crime ;
 Mais n'importe , ma voix ne le peut condamner ,
 Et moi , je mets enfin ma gloire à pardonner.

NADIR.

Ecoute moins l'élan d'un cœur trop magnanime ;
 Souffre qu'en cet instant un autre soin m'anime.

(à Axiane.)

Daignez m'aider , Madame , à consoler mon fils ;
 Par moi soyez enfin à jamais réunis :
 Que votre âme , toujours tendre & compatissante,
 Ne voie en ses malheurs que la vertu souffrante.

AXIANE.

Ah ! c'est à mon amour à le venger du sort.

MIRZA (à Nadir.)

Quoi ! vous vous imposez ce généreux effort !

NADIR.

Pouvais-je faire moins après mon injustice ?
 Eh ! que ne puis-je aussi réparer ton supplice !
 Connais , connais du moins le désespoir mortel
 Que ton père ressent de le voir éternel.

N A D I R.

M I R Z A.

Seigneur , à des regrets ne livrez point votre âme ;
Moi , je ne sens plus rien que l'ardeur qui m'enflâme.
Axiane , en règnant sur ton cœur éperdu ,
Non , le mien aujourd'hui croit n'avoir rien perdu :
Eh ! qu'ai-je pour t'aimer besoin de la lumière ?
Ton image en mon sein fut rester toute entière.
Le coup qui vint fermer mes yeux à la clarté ,
Y grava plus avant les traits de ta beauté.
On sent mieux le bonheur en y mêlant des larmes ,
Et les pleurs de l'amour ne sont jamais sans charmes.

N A D I R

(*prenant la main de Mirza & d'Axiane.*)

Tous les deux dans mon sein confondez vos transports ;
L'aspect de leur bonheur appaise mes remords.
Telle est donc d'un bienfait la sainte récompense ,
Qu'il rend aux criminels la paix de l'innocence !
Déformais plus tranquille , allons dans tous les cœurs
Effacer , s'il se peut , mes premières fureurs ,
Et que l'on dise un jour chez la race future
Si Nadir fut vaincu , ce fut par la Nature.

F I N.



Lu & approuvé. A Paris , le 20 Octobre 1780.

S U A R D.

Vu l'Approbation , permis de représenter & d'imprimer.
A Paris , le 20 Octobre 1780. . L E N O I R.

